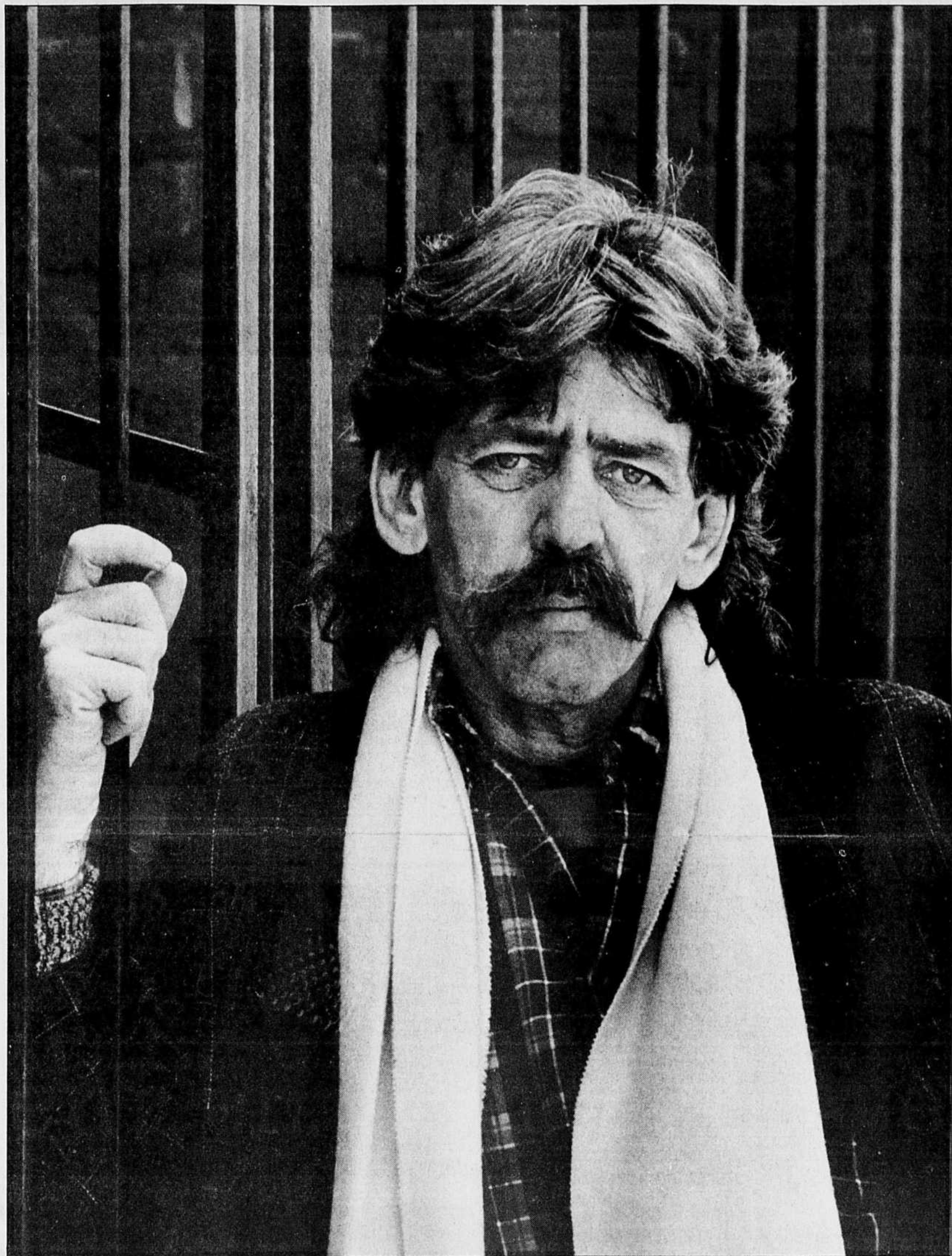


Auteur en liberté surveillée

Nathalie Petrowski

DÉPUIS le mois de décembre 1991, Léo Lévesque est un homme libre. En fin dans son cas le mot liberté n'a pas tout à fait le même parfum que pour la majorité. Dans son cas, la liberté est plutôt une libération conditionnelle qui exige du libéré qu'il se pointe au poste de police une fois par mois pendant un an, qu'il ne commette pas le moindre impair ni le moindre écart de conduite, bref qu'il se tienne tranquille dans son coin et qu'il n'écoeure pas le monde civil et civilisé. Léo Lévesque, vous l'avez peut-être deviné, est un ex-détenu. Mais ces jours-ci c'est surtout un auteur de théâtre en vue qui vit les angoisses et espoirs d'un deuxième accouchement théâtral.

Il y a exactement dix ans, Léo Lévesque prenait le monde théâtral par surprise avec *Quand j'y ai dit ça, a parti à rire*, une pièce-choc sur le milieu carcéral. La pièce fit de Lévesque un phénomène médiatique porté aux nues par Foglia et invité chez Denise Bombardier. Ce succès inespéré ne l'empêcha pas de retourner en prison quelques années plus tard et de disparaître de la carte théâtrale pour cinq ans. Aujourd'hui Lévesque a purgé toute les peines qu'il avait à purger. Il revient au théâtre avec *Les souliers vernis*, une pièce qu'il a écrite en prison à la mort de son père et qu'il a retravaillé pendant les années en dedans où il n'a-



Léo Lévesque

PHOTO JACQUES NADEAU

« **T**OUT ce qui compte pour les directeurs de prison c'est la belle image. Ils ne sont pas intéressés à encourager les arts en prison parce que ça serait encourager l'individualisme et le non-conformisme. Si les gars se mettaient à écrire ou à peindre, ils se mettraient aussi à réfléchir et à exiger des changements dans leur condition. Imagine un instant le bordel, personne n'est intéressé à ce que ça change. »

vait que ça à faire en se rogeant les sangs.

Quand je suis arrivée à la Licorne, Léo Lévesque était assis sur une chaise au beau milieu du café, ses rouleuses à portée de main et un livre de Umberto Eco pas loin. Je ne sais pas à qui exactement je m'attendais. Un bagnard ? Un tatoué ? Un fou dangereux ? Un dur à cuir bardé de chaînes et traînant dans son sillage les barreaux de sa cage ? Chose certaine, je m'attendais à tout sauf à cet homme de 45 ans au regard clair et allumé parlant si bas que je dus à plusieurs reprises lui faire répéter. Contrairement à la violence douloureuse de ses pièces, Léo Lévesque est un doux. Qu'on ne s'y trompe. Sa douceur n'est pas l'apanage d'un anéantissement de sa personnalité. Léo Lévesque est doux comme quelqu'un qui a déjà testé ses limites et qui sait d'expérience qu'il peut aller très loin. Doux comme un homme qui ne veut plus aller de l'autre côté de lui-même ou alors qui veut y aller mais en empruntant une autre voie que celle de la criminalité.

Léo Lévesque a allumé sa cigarette en agitant une main stigmatisée d'un numéro à l'encre noir. Son numéro de dossier. Nous n'y échapperions pas. Impossible de lui parler du présent en occultant le passé et en faisant semblant qu'il est un auteur de théâtre québécois comme les autres. Aucun auteur de théâtre à ce que je sache n'a passé la moitié de sa vie en'dans, ni tué un homme pendant un vol de banque. Aucun auteur de théâtre n'a réussi à s'échapper de

prison à plusieurs reprises et vécu dans le maquis, sursautant à chaque fois qu'un agent de la paix le regardait de travers. Léo Lévesque lui a connu tout cela et plus encore. Il a connu la prison de l'intérieur au point de faire corps avec elle. Il en a fait l'objet de sa première pièce. Dans *Les souliers vernis*, il a continué. Le personnage principal est un détenu libéré pendant 7 heures trois quart pour aller voir la dépouille de son père au salon funéraire. Il y est question du conformisme brutal des prisons et de ce système qui déshumanise l'homme pour mieux le casser. Il est y question de la vraie vie de Léo Lévesque et de celle qu'il a imaginée.

Le café refroidit dans sa tasse et Léo Lévesque n'y prête attention, tout engagé qu'il est dans l'interrogatoire que je lui fais passer. Il revient sur les dates, les événements avec une précision clinique. Il n'a rien oublié mais refuse de s'appuyer sur son sort. La vie n'a pas été tendre avec lui. La vie a été plate, laide, douloureuse, insupportable. Il le dit sans sortir les violons, sans faire du chantage à l'émotion. Les faits, seulement. Et les faits sont édifiants : une enfance pauvre passée près de la carrière Miron dans un milieu d'ouvriers à la petite semaine, l'école qu'il quitte en troisième année, une mère hostile et une famille « fuckée » qu'il abandonne à 15 ans, la délinquance avec son lot de vols de tous genres jusqu'au fameux vol de banque qui tourne mal alors qu'un honnête citoyen lui envoie son chien dans les jambes et qu'en voulant ti-

« **P**OUR MOI, les gardiens, les screws comme on les appelle, sont aussi violents et frustrés que les détenus sauf qu'eux ont le droit de l'être, ils sont encouragés dans leur violence quotidienne, on les paie pour, et contrairement aux détenus, ils n'ont aucune possibilité de s'en sortir et de voir la vie autrement. Ça fait des êtres humains pas très en santé qui se vengent quotidiennement sur les prisonniers. »

rer sur le chien, il abat son propriétaire en plein coeur. À 20 ans, Léo Lévesque était un homme fini, un homme condamné à perpétuité. C'était en 67, l'année de l'Expo. Léo Lévesque n'y est jamais allé.

« Je ne sais pas si j'avais l'écriture en moi, avoue-t-il, en tous les cas, j'ai commencé à écrire en prison. Avant j'étais trop occupé à vivre ma révolte. Après, je ne sais pas ce qui s'est passé sinon que la délinquance qui m'avait déjà nourrie intérieurement, ne me faisait plus tripper. Je voyais bien qu'elle menait à l'impasse. J'ai alors cherché à canaliser l'intensité, la passion, la violence en moi. J'ai repris les études en prison, je me suis mis à lire puis à écrire. C'est venu graduellement. Quand ma pièce a été montée en 83, j'ai eu la confirmation que non seulement je pouvais écrire mais que les gens étaient prêts à m'écouter. »

Léo Lévesque a connu toutes sortes de détenus pendant ses allers et retours en prison. Certains se sont suicidés, d'autres sont devenus fous. Les troisièmes sont sortis et ont recommencé. De tous ceux qui ont fait du temps avec lui, Lévesque est un des rares, quoi que pas le seul, à s'en être sorti. Il n'en tire aucune gloire et se considère plutôt comme quelqu'un de privilégié. « Le système en'dans est tellement inhumain qu'il est en partie responsable de toutes ces vies gâchées, perdues. Il faut avoir un instinct de survie immense pour

Voir page C-2 : Lévesque

« **J**E NE SAIS pas si j'avais l'écriture en moi, en tous les cas, j'ai commencé à écrire en prison. Avant j'étais trop occupé à vivre ma révolte. Après, je ne sais pas ce qui s'est passé sinon que la délinquance qui m'avait déjà nourri intérieurement, ne me faisait plus tripper. Je voyais bien qu'elle menait à l'impasse. J'ai alors cherché à canaliser l'intensité, la passion, la violence en moi. J'ai repris les études en prison, je me suis mis à lire puis à écrire. C'est venu graduellement. Quand ma pièce a été montée en 83, j'ai eu la confirmation que non seulement je pouvais écrire mais que les gens étaient prêts à m'écouter. »

Léo Lévesque

Pas un ange, Johnny !

ÉDITH PIAF avait vu juste : « Johnny tu n'es pas un ange. » Avec sa dégaine de pantin maigre et désarticulé, Johnny le tatoué, Johnny Winter, l'albinos de *Good Morning Little School Girl*, débarque au Spectrum pour faire son boulot dans un temps record de 55 minutes. C-5



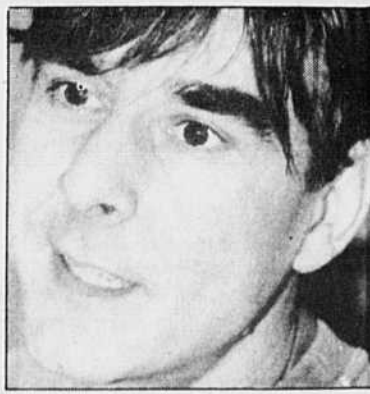
Europe, année zéro

« **Q**UELQUE CHOSE dans la pensée de l'humanité est mort après la reconnaissance de l'Holocauste, d'Hiroshima : la notion de continuité », raconte l'acteur Jean-Marc Barr à Odile Tremblay. Tel est le thème d'*Europa*, du réalisateur Lars Von Trier. C-3



Chaurette à l'Espace Go

DANS *Provincetown Playhouse*, juillet 1919, j'avais 19 ans, sa troisième pièce créée en septembre 82 que reprend l'Espace Go, Normand Chaurette thématise l'incertitude, la folie et, ce faisant, le renoncement à toute fondation, notamment celle de la raison. C-6



10^E FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM SUR L'ART

3 au 8 mars 1992

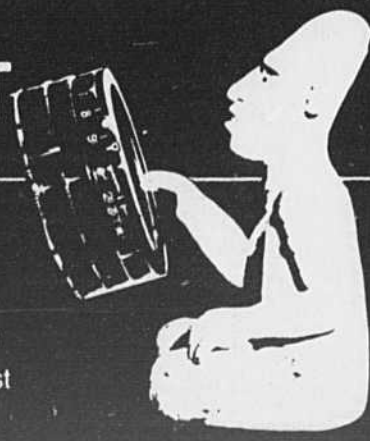
Cinéma Festival
35, rue Milton
Tél : 849-7277

Cinéma Parallèle
3682, bd St-Laurent
Tél : 843-6001

Cinémathèque Québécoise
335, bd. de Maisonneuve Est
Tél : 842-9763

Goethe-Institut
418, rue Sherbrooke Est
Tél : 499-0159

Musée des beaux-arts
1379, rue Sherbrooke Ouest
Tél : 285-1600



CINÉMA

Liberté, jalousie, désir et création

Un homme et deux femmes

Réal : Valérie Stroh. Scénario : Valérie Stroh et René Féret, d'après trois nouvelles de Doris Lessing. Avec Valérie Stroh, Lambert Wilson, Diane Pierens, Olivia Bruneaux. Image : Peter Suschitzky. Musique : Evelyne Stroh. En v.o. française au cinéma du Complexe Desjardins. 1 h 30.

Odile Tremblay

POUR SON PREMIER film, la française Valérie Stroh donne résolument dans l'omniprésence. Pas moyen de la contourner. D'*Un homme et deux femmes*, elle signe le scénario, la réalisation et elle interprète les quatre rôles principaux. Si le film se casse la gueule, Valérie ne pourra accuser qu'elle-même, s'il produit un malheur, elle montera au zénith avec lui. Mais comme il existe généralement une troisième voie moins flamboyante, *Un homme et deux femmes* ne fera sans doute ni l'un ni l'autre. On louera la finesse de son analyse psychologique, la qualité de l'interprétation et la dose d'humour dont elle assaisonne cette salade de saison. On trouvera le tout quelque peu inégal. C'est le risque de ces films à histoires multiples qui s'emboîtent comme des poupées russes.

La cinéaste puisait son inspiration dans trois nouvelles de Doris Lessing. Au cours des années 50, peignant de courts récits, la grande romancière britannique s'est penchée avec l'esprit caustique qui la caractérise sur les moeurs sexuelles de ses contemporains, sondant les coeurs et les reins de jeunes couples en recherche d'identité, rigolant au détour.

Valérie Stroh a entremêlé plusieurs de ces histoires, se plaisant à mettre en scène Martha, femme écrivain qui imagine les destins de plusieurs femmes dont la même actrice interprétera les rôles. Mais c'est la femme sous toutes ses facettes qui intéresse ici la cinéaste. « Pourquoi, s'est-elle demandé, celle-ci risque-t-elle toujours son identité quand elle aime ? » La réalisatrice conjuguera donc cet axiome à plusieurs temps.

Marthe, pour conserver son indépendance, refuse de partager le toit de Paul, son copain psychiatre. À la veille d'un changement de cap dans sa vie de couple, elle écrit des histoires durant toute la nuit, se plaisant à se rêver elle-même dans la peau d'Anne, une jeune artiste-peintre. La maternité détourne celle-ci de la puissante relation érotique qu'elle entretenait avec Pierre. Elle tentera donc de jeter son époux dans les bras

de sa meilleure amie.

À travers *L'un et l'autre*, Valérie Stroh devient Freda, jeune mariée pourtant toujours amoureuse et amante de son frère. Tandis que dans *Notre amie Judith*, l'actrice entre dans la peau d'une belle intellectuelle intransigeante, en rupture de féminité, qui sous le soleil de l'Italie et au bras d'un beau barbier, s'épanouit comme une fleur dans l'eau.

Toutes ses intrigues s'entrecroisent, parfois abruptement. Mais un même climat d'érotisme baignera tout le film. *Un homme et deux femmes* pose des questions essentielles, sur la liberté, la fidélité, la jalousie, le désir, la nature de l'amour, la création. Le tout sur un air de comédie. Certains sketches sont plus forts et achevés que d'autres. *Mon amie Judith* est vraiment réussi avec son héroïne fascinante, intelligente et sensuelle dont la puissance et la complexité sont rendues avec beaucoup de tact. Mais les autres volets nous laissent sur notre faim, la relation incestueuse demeure escamotée, et le premier triangle mis en scène tombe un peu à plat. Peut-être la réalisatrice s'est-elle trop collée à l'oeuvre de Lessing, sans oser faire éclater le récit, l'animer en images.

À travers tout ça, Valérie Stroh livre une intéressante performance



Un homme et deux femmes, un film de Valérie Stroh d'après trois nouvelles de Doris Lessing.

d'actrice dans ses personnages multiples, se transformant subtilement d'un rôle à l'autre, toujours passionnée, mais sur des registres différents. Des fois, maquillage et costumes aidant, le spectateur se laisse tromper quelques minutes, doutant

qu'il s'agisse de la même comédienne. Celle-ci possède suffisamment de coffre pour faire illusion, et se montre, si l'on peut dire, à la hauteur de la prétention qu'elle manifeste. Malgré une mise en scène assez conventionnelle qui aurait gagné à plus

d'audace, et quoique l'ensemble se révèle un peu décousu, le film dégage un charme caustique, sympathique, conférant à ce film français inspiré d'une oeuvre anglaise un parfum léger de comédie de moeurs à l'italienne.



Miou-Miou et Thierry L'Hermitte dans *La Totale*.

Pas un mauvais film

La Totale

De Claude Zidi, avec Thierry Lhermitte, Eddy Mitchell, Miou-Miou, Michel Boujenah, François Hadji-Lazaro, Jean Benguigui, Yan Epstein. Scénario : Claude Zidi, Simon Michael, Didier Kaminka. Image : Jean-Jacques Tarbes. Son : Jean-Louis Ughetto. France, 1991. Au Parisien et à l'Oméga de Longueuil.

Francine Laurendeau

C'EST l'histoire de François (Thierry Lhermitte), courageux et brillant agent secret. Si son meilleur complice, Albert (Eddy Mitchell), est malheureux en ménage, François, lui, file le parfait bonheur au

près d'Hélène (Miou-Miou), gentille et sage bibliothécaire. Mais il y a un hic.

Le hic, c'est qu'Hélène s'ennuie entre son petit boulot, ses enfants et son mari qu'elle trouve bien père. Il est vrai qu'elle ignore la vraie nature de ses activités et le croit, comme tout le monde d'ailleurs, petit fonctionnaire spécialisé dans la réparation des standards téléphoniques. Elle aimerait bien un peu d'aventure.

Et ce n'est pas la bagatelle qui l'intéresse chez Simon mais l'aventurier qu'il lui fait miroiter. Un hasard met François sur la piste. Et il découvre, en même temps que l'infidélité pré-

sumée de sa femme, les mauvais coups de son fils qui sèche l'école. Avec tous les gadgets que son métier met à sa disposition, il va se mettre à espionner à la fois sa femme et son fils. Et sa carrière va prendre une tournure inattendue.

Il ne faut pas raconter la suite, évidemment. C'est bien tourné, bien joué, bien mitonné. Quand je dis que c'est bien mitonné, je pense aux dialogues signés Didier Kaminka, un descendant en ligne directe de Michel Audiard. C'est efficace. « A mon quarantième anniversaire, raconte le malheureux Albert, ma femme avait oublié le gâteau et les bougies. Alors je suis sorti tout seul et j'ai

éteint 40 bistrots. »

Le film démarre bien. Pour décrire la double vie de François, on nous sert d'ingénieuses trouvailles. Mais quand le personnage d'Hélène prend de l'importance, le rythme ralentit et, surtout, l'histoire me semble difficile à croire. La faute n'est pas à Miou-Miou mais à cet invraisemblable personnage de petite femme à la fois étonnamment risquée et découragée de docilité. Et puis, ça repart, grâce à une réjouissante astuce du scénario.

Bref, je me sentirais plutôt mi-figue, mi-raisin. Il faut dire que Claude Zidi, c'est le cinéaste qui a réalisé *Les Ripoux*, un film qui m'a beaucoup, beaucoup fait rire. Et depuis, j'attends toujours de Zidi le miracle. Alors soyons juste. Les miracles n'ont lieu qu'une fois et *La Totale* n'est pas un mauvais film.

◆ **Lévesque**

toffer. Moi, j'ai voulu me suicider à plusieurs reprises, je n'en pouvais plus. J'étais révolté par ce que je voyais, révolté par le conformisme qu'on impose aux prisonniers, révolté de vivre dans un rapport de force constant contre lequel je n'avais aucun recours.

L'écriture vint à son secours. L'écriture sous forme de journal, de lettres ouvertes, de pièces, l'écriture comme exutoire et comme sortie de secours; l'écriture surtout comme résistance au rouleau compresseur des normes carcérales. « Tout ce qui compte pour les direc-

teurs de prison c'est la belle image, dit-il. C'est pour ça qu'ils envoient les détenus dans des séances de AA (Alcooliques Anonymes) ou de NA (Narcotiques anonymes). De l'extérieur, ça paraît bien. Ils ne sont pas intéressés à encourager les arts en prison parce que ça serait encourager l'individualisme et le non-conformisme. Si les gars se mettaient à écrire ou à peindre, ils se mettraient aussi à réfléchir et à exiger des changements dans leur condition. Imagine un instant le bordel, personne n'est intéressé à ce que ça change. »

C'est précisément pour cette raison que la prison de Bordeaux a refusé à

Léo Lévesque et à sa bande de venir y présenter *Les souliers vernis*. Selon Lévesque, la pièce est beaucoup trop critique du système pour y avoir droit de cité sans compter qu'elle porte une charge plutôt violente contre les gardiens. « Pour moi, les gardiens, les screws comme on les appelle, sont aussi violents et frustrés que les détenus sauf qu'eux ont le droit de fêter, ils sont encouragés dans leur violence quotidienne, on les paie pour, et contrairement aux détenus, ils n'ont aucune possibilité de s'en sortir et de voir la vie autrement. Ça fait des êtres humains pas très en santé qui se vengent quotidiennement sur les prisonniers. »

Est-ce dire que Léo Lévesque est pour l'abolition des prisons ? La question le fait rire. Il voudrait bien qu'il n'y ait plus de prisons, qui ne le voudrait pas, mais il est lucide. « Cela voudrait dire que nous aurions tous réglé nos problèmes, que nous serions des sociétés responsables, que les rapports humains seraient arrivés à un haut niveau de maturité. On est loin d'une telle utopie sans compter que la violence d'aujourd'hui n'est pas celle de mon époque. Il n'y a plus de morale, plus d'éthique, plus de limites. On tue pour rien, parce qu'on est gelé, parce qu'on a complètement perdu le contrôle, parce qu'on a peur, parce qu'on est frustré ou tout simplement débile. » Sans nécessairement abolir les prisons, Léo Lévesque pense qu'il y a

matière à amélioration. La déresponsabilisation des détenus, l'horripile. « Moi je crois que les détenus devraient payer un loyer comme tout le monde, que moyennant un plus gros montant, ils puissent avoir des cellules mieux aménagées, que les femmes y soient plus présentes parce que l'absence des femmes ne fait qu'aiguïser les pulsions agressives. Je crois surtout que la vie en-dans devrait ressembler à la vie dehors pour qu'une fois dehors on ne soit pas complètement perdus et obligés de tout recommencer, pour que le déséquilibre ne soit pas tel qu'il nous pousse à vouloir tout faire sauter. » Léo Lévesque lui ne veut plus rien faire sauter sinon les murs du théâtre et celui des préjugés. Mais il se

connaît. Il sait très bien que s'il ne fait pas attention, il peut retourner en-dedans n'importe quand. Parce qu'on le surveille. Parce qu'au moindre accroc, on viendra le chercher. La vie est dangereuse mais c'est ce qui fait sa beauté. Depuis le mois de décembre 91, Léo Lévesque aime la vie comme il ne l'a jamais aimée.

☆☆☆ *Les souliers vernis* sera présenté à La Licorne à compter de jeudi, jusqu'au 12 avril. On y retrouve Robert J.A. Paquette, Nathalie Coupal, Marc Gélinas, Daphné Viens, Alain Gendreau, Pierre Colin, Line Beaulieu, Marie-Elaine Berthiaume, Luc Senay, Albert Gélinas et Gilbert Boivert. Pierre-André Fournier signe la mise en scène.

théâtre de marionnette

JULES TEMPÊTE
de Cécile Gagnon
une production du THÉÂTRE DE L'OEIL

Du 26 février au 22 mars 1992
Samedi et dimanche à 15h

255, rue Ontario Est
métro Berri-UQAM
Réservations: 288-7211

pour les 5 à 12 ans

DESJARDINS RICHARD

22 · 23 MAI
20H30

NON SPECTAXES!

" LA FRANCE CRAQUE POUR DESJARDINS-LE-MESSIE. " BRUNO DOSTIE LA PRESSE

" PARIS LUI A OUVERT SES BRAS. C'EST GAGNÉ. " ROBERT LÉVESQUE LE DEVOIR

" RICHARD DESJARDINS, CONTEMPORAIN ANACHRONIQUE, VIENT DE REMPORTER UN TRIOMPHE MÉRITÉ AU THÉÂTRE DE LA VILLE. " VÉRONIQUE MONTAIGNE LE MONDE

PRÉSENTÉ PAR : LE DEVOIR CKAC73AM

Théâtre 2 St-Denis

École des Hautes Études Commerciales
Affiliée à l'Université de Montréal

HEC

Gestion d'organismes culturels

Pour bien gérer la culture, qu'il s'agisse du cinéma, des arts d'interprétation, des arts visuels, de l'édition ou de la bibliothéconomie... Un choix: le programme d'études supérieures spécialisées en gestion d'organismes culturels.

L'esprit d'entreprise

Diplôme d'études supérieures spécialisées en gestion d'organismes culturels

2^e cycle universitaire - 30 crédits - temps complet ou temps partiel

Conditions d'admission

- Diplôme de 1^{er} cycle universitaire, de préférence dans le domaine artistique, ou diplôme de l'École nationale de théâtre, du Conservatoire d'art dramatique ou du Conservatoire de musique, avec une moyenne d'au moins 70%, ou l'équivalent.
- Expérience de travail pertinente d'au moins deux ans.

Trimestre d'automne 1992 1^{er} avril 1992
Date limite d'admission

Renseignements et formulaires:
Bureau du registraire
École des Hautes Études Commerciales
5255, avenue Decelles, Montréal (Québec) H3T 1V6
Téléphone: (514) 340-6151

OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL CHARLES DUTOIT

LES CONCERTS GALA
Valery Gergiev, chef
Nelson Freire, piano

10 et 11 mars, 20h00

LIADOV: Kikimora
SCHUMANN: Concerto pour piano en la mineur, opus 54
SCRIABINE: Symphonie no 3 en do mineur, opus 43, «Divin Poème»

SALLE WILFRID-PELLETIER

EN VENTE À L'OSM 842-9951 ET AUX GUICHETS DE LA PLACE DES ARTS 842-2112 (taxes et redevance Place des Arts en sus)

BILLETTS: 9,50\$ 21,00\$ 29,50\$ 41,00\$

NON SPECTAXES!



Jean-Marc Barr

PHOTO JACQUES NADEAU

JEAN-MARC BARR

Au-delà de la notion de continuité

Odile Tremblay

PAS FACILE à décrire, ce film-là. Jean-Marc Barr renonce à y aller simplement, jongle avec les métaphores, brandit des associations d'idées torpues, cul par dessus tête. « Une farce noire », énonce le comédien avant d'ajouter : « *Europa*, c'est la version beckettienne de *Singing in the rain* ou encore le pendant kafkaïen du *Graduate*. Il me sert ce drôle de cocktail avec un rire en coin, tout fier d'avoir participé à une oeuvre si sophistiquée, brillante, complexe, radioactive, à un de ces actes de vraie création qui valent pleinement au cinéma son titre de septième art. Au bas : une signature danoise, celle de Lars Von Trier, jeune cinéaste de grand talent qui nous avait déjà donné *Element of Crime* et *Epidemic*.

Le réalisateur n'est pas à Montréal pour le sortie de son film, retenu frileusement à Copenhague par sa phobie de l'avion. Mais il a expédié son acteur principal : Jean-Marc Barr, beau grand jeune homme qui plonge jadis avec les dauphins dans *Le grand bleu* de Luc Besson à l'émerveillement d'une armée de groupes et qui depuis essaie de conserver son intégrité sous le poids encombant d'une couronne de star.

Interviewer des comédiens, ça m'embête toujours. Le film n'est pas leur oeuvre en bout de ligne. Quelque part, j'avais d'ailleurs lu que Jean-Marc Barr décrivait l'acteur comme une belle chaise, soumise, sacrifiée à la volonté du metteur en scène. Une chaise pense-t-elle ? Mais mes craintes se sont avérées folles et injustifiées. Des idées sur *Europa*, Barr en a cent et mille. Brillant, le type. Et verbomoteur. Ça aide.

« Quelques choses dans la pensée de l'humanité est mort après la reconnaissance de l'Holocauste, d'Hiroshima : la notion de continuité. Les enfants qui ont suivi naissent avec le sentiment que le monde pouvait mourir demain. Alors, ils ont appris à vivre l'instant présent. *Europa* est le premier film sur cette guerre d'une génération qui ne l'a pas connue, mais en a subi les conséquences. À 36 ans, Lars Von Trier porte nécessairement sur la chute du IIIe Reich un regard oblique, mythique, onirique, (quoique tellement honnête). À l'heure où le bloc communiste s'effondre à son tour et où les deux Berlin s'affrontent, ce regard prend une puissante résonance.

Europa se situe en 45, ou plutôt au début de l'année zéro. L'Allemagne est en débandade. Des pendus, résistants nazis de la 25e heure, grimacent sur leur crochet. Un train. Des images ahurissantes de virtuosité qui sautent du noir et blanc à des touches de couleurs. Et un jeune Américain, contrôleur du train (Jean-Marc Barr) qui tombe amoureux d'un loup-garou à ses risques et péril. Le rythme est spectaculaire, certaines scènes, (la noyade!!!) passeront à l'histoire du cinéma comme

morceaux d'anthologie. Et le temps qui scande tout, comme une pulsion. Oeuvre insolite, absurde, sans espoir, « qui dit une vérité noire : on n'a pas changé. On marche encore vers la boucherie. Lars ne sait pas où il va, mais il l'admet, et ce faisant, il peut aller quelque part. C'est en la niant qu'on creuse sa tombe. »

Il fallait s'y attendre : l'oeuvre a choqué l'Europe. « En Allemagne, le film a été hué et n'a pas tenu deux mois, les Juifs l'ont trouvé antisémite, la France l'a accueilli fraîchement, malgré son prix du jury à Cannes, il est projeté dans une seule salle à Paris. *Europa* est donc un semi-échec commercial. Peut-être était-il trop parfait pour se retrouver immédiatement compris. Mais je sais qu'on en parlera un jour comme d'un chef-d'oeuvre, d'un classique, d'un grand moment de cinéma qui s'inscrit dans la lignée des oeuvres de Fassbinder, de Fritz Lang. »

« *Europa* est un film de montage, non d'acteurs », déclare son interprète. Et une oeuvre entièrement pensée, minutée, dessinée par son auteur. Tout était préparé au poil, chaque image, chaque mouvement de caméra, les plus complexes. Dans certaines scènes, je m'adressais à une Katharina sur un écran. On tournait dans un studio de Copenhague, à heures fixes, comme des fonctionnaires. C'est très reposant, pour un acteur, d'être ainsi pris en main. »

« J'aime travailler avec un metteur en scène qui est fort. Quelqu'un doit prendre le contrôle d'un film. Quand le producteur, le caméraman donnent leur avis, la vision se dilue. Il faut qu'un acteur soit transparent. Le jour où je ferai mon film, à mon tour, je serai roi. »

Dans *Europa*, il campe le personnage d'un Américain d'origine allemande. « Un être naïf, qui croyait à des notions du genre : si je suis gentil avec toi, tu seras gentil avec moi, la vraie mentalité américaine, dérisoire à l'heure du chaos. » Mais ce chevauchement de culture que subit son personnage, Jean-Marc Barr connaît bien. Issu d'une mère française, d'un père officier de l'US Air force, né en Allemagne, parfaitement trilingue, après avoir étudié à Londres, à la Sorbonne, avoir épousé une Serbe, il se considère aujourd'hui comme un apatride. « La seule façon d'aborder le monde contemporain, c'est à travers une vision globale, non nationale », estime-t-il.

La vie a été bonne pour Jean-Marc Barr, qui débutait à 28 ans sa carrière sous la direction de Besson dans le film culte *Le grand bleu*, qui au théâtre est l'interprète de Shakespeare, de Tennessee Williams, qui fut de la distribution d'Éric Barbier, dans *Le Brasier*. Et aujourd'hui, cet hallucinant *Europa*... « J'aime faire de grandes choses, dit-il. Mais les grandes choses ne s'expriment pas facilement. Ça prend du temps, comme une fleur qui va éblouir et qui reste timide, modeste, en attendant. »

CINÉMA

Europa

De Lars von Trier, avec Jean-Marc Barr, Barbara Sukowa, Udo Kier, Ernst-Hugo Jaregard, Erik Mork, Jorgen Reenberg, Henning Jensen, Eddie Constantine et la voix de Max Von Sydow. Scénario: Lars von Trier et Niels Vørsel. Image: Henning Bendsten, Jean-Paul Meurisse, Edward Klosinsky. Son Per Streit Jensen et Pierre Excoffier. Décor: Henning Bahs. Musique: Joakim Holbel. Danemark-France-Allemagne-Suède, 1991. 110 minutes. Version originale anglaise et allemande, sous-titres français au Berri; version originale sous-titres anglais au Faubourg Ste-Catherine.

Francine Laurendeau

TOUT EST NOIR. Les bruits ambiants font partie du décor. La sourde trépidation d'un train, le crépitement monotone des gouttes de pluie, les accords scandés de la musique de Joakim Holbel. Un film en noir et son. Et puis s'ajoute la voix, une voix basse qui (dans un anglais sous-titré) vous incite à l'abandon.

Bientôt, dit la voix de Max von Sydow, vous vous identifierez à ce jeune voyageur qui, après avoir traversé l'Atlantique en bateau, après avoir pris le train de Brème à Francfort, vient frapper chez cet oncle qu'il ne connaît pas. Nous sommes en 1945. La guerre est à peine terminée.

À la suite du jeune homme (Jean-Marc Barr), nous entrons chez le vieux oncle et la situation se précise peu à peu. Les parents du jeune homme sont des Allemands qui ont fui le nazisme avant la guerre. Mais Léopold tient à connaître son pays d'origine. Et surtout, il lui semble qu'au lendemain de sa défaite, l'Allemagne mériterait un peu de commiseration. Il veut aider.

L'oncle le reçoit mal. Pour lui, son frère d'Amérique est un lâche, un déserteur qui a échappé à ses responsabilités patriotiques. Mais il a tout de même trouvé un emploi à son neveu : Léopold travaillera dans les chemins de fer. Il sera comme lui contrôleur des wagons-lits.

Et se dessine peu à peu le portrait de l'Allemagne de l'immédiat après-guerre. Hier une grande nation, elle se retrouve dévastée, appauvrie, déprimée, endeuillée. Et occupée, humiliée par ses vainqueurs. Cela ne l'empêche pas de cultiver ses travers: son goût de l'uniforme et de la discipline se retrouve même dans les trains où Léopold a pris son service.

Il va rencontrer une jeune femme, Katharina Hartmann (Barbara Sukowa), la fille du directeur des Chemins de fer. Et découvrir l'existence des Loups-Garous, une société secrète qui punit les Allemands qui ont collaboré avec les Alliés. Pour un *Werwolf*, la guerre n'est pas finie. Et Katharina...

Il faut pourtant procéder à la dénazification des industriels et des notables si on veut reconstruire ce pays. C'est ainsi que le père de Katharina, un ex-nazi notoire, doit se parjurer pour se blanchir en remplissant le questionnaire préparé par les Alliés.

Pour rendre la comédie plus convaincante, un Juif va venir jurer que Monsieur Hartmann est son ami, qu'il l'a caché et nourri chez lui, au prix de sa vie, pendant la guerre. Pur invention : coupable d'un délit quel-

Europe, année zéro



Europa, un film de Lars Von Trier.

conque, le Juif en question a accepté de venir mentir devant la commission de dénazification plutôt que d'aller en prison. J'insiste sur cet épisode parce que c'est le réalisateur Lars Von Trier lui-même qui interprète le faux témoin.

Mais je vous laisse découvrir la trame narrative d'*Europa*. L'important est de se livrer à l'envoûtement qu'exerce ce film dès les premières images et les premières notes, dès les premières phrases du narrateur, et surtout, dès les premières brèves images dérobées des fenêtres du train à travers lesquelles Léopold perçoit comme autant de coups au coeur la dureté du sort des Allemands vaincus en 1945, l'infime désolation de cette terre ravagée.

On fait toutes sortes de rapprochements. On songe au train et aux images fantomatiques du *Silence*, de Bergman. On revoit le troupeau d'esclaves des bas-fonds de *Metropolis* ou l'angoissant univers des *Poissons morts*, jamais revu depuis Cannes 1989. Et depuis on n'arrête pas de se dire qu'on est en plein Kafka, en plein cauchemar kafkaïen.

blante séduction de ce noir et blanc? De ce que von Triers a bien assimilé

ses classiques et a recruté, parmi ses collaborateurs, des artisans qui ont travaillé avec son grand compatriote Carl Dreyer? Oui, sans aucun doute, encore que la couleur fasse ici et là une apparition tout à fait inédite. Mais tous ces rapprochements ne définissent pas, n'expliquent pas le pouvoir de fascination des images de Lars von Trier.

J'ai un peu décroché en deuxième

partie, la trame narrative me convaincant moins dans ce film que soit pouvoir d'évocation. Mais j'ai été happée par l'imprévisible dénouement — l'inéluctable et accablant destin de Léopold —, par le retour du monologue incantatoire de Max von Sydow, par l'accablante beauté de l'ultime plongée. À voir sur grand écran dans les meilleures conditions possibles de projection.

MEILLEUR FILM ÉTRANGER CÉSARS 92
L'UN DES 10 MEILLEURS FILMS DE L'ANNÉE LA PRESSE

CAMÉRA D'OR PRIX DU PUBLIC CANNES 91

TOTO LE HERO
en film de JACO VAN DORMAEL

Tous les soirs: 7h30, 9h15
Mar. et sam.: 5h30, 7h30, 9h15
Dim.: 1h30, 3h30, 5h30, 7h30, 9h15

Festival 849-7277
35, MILTON (angle Clark/Sherbrooke)

«Charlotte Gainsbourg est touchante, sexy, merveilleuse. Elle confirme la grâce de ses premiers films.»

Courez la voir!

Elle est belle, troublante, troublée aussi, entre deux garçons qu'elle ne veut pas blesser.»

■ France Soir, Monique Pantel

Amoureuse
CHARLOTTE GAINSBOURG
un film de JACQUES DOILLON
À L'AFFICHE LE 13 MARS

UN HOMME ET DEUX FEMMES 14 ans

UN FILM DE VALÉRIE STROH, d'après DORIS LESSING
distribution prima film

CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DESJARDINS 1:00 - 3:10 - 5:10 - 7:15 - 9:15

7 GAGNANT DE CÉSARS

JANUSZKIWI PRIX DE LA PRESSE

GÉRARD DEPARDIEU
JEAN-PIERRE MARRIÈLE
ANNE BROCHET

Tous les matins du monde
un film de ALAIN CORNEAU

UN COUPON PARRAÎL DE 10% DISPONIBLE DANS LES STATIONS SERVICE PETRO-CANADA PARTICIPANTES

1:00 - 3:10 - 5:20 - 7:30 - 9:45

DESJARDINS COMPLEXE DESJARDINS LE DAUPHIN BEAUBIEN PRÈS D'IVERVILLE

Sam. et Dim.: 2:00 - 4:30 - 7:00 - 9:30
Sem.: 7:00 - 9:30

PRIX DU JURY, FESTIVAL DE CANNES

EUROPA LARS VON TRIER

avec BARBARA SUKOWA

JEAN-MARC BARR

“Le chef-d'oeuvre absolu.”
PIERRE LEPOUX, JOURNAL DE MONTREAL

“C'est une véritable révélation que ce film.”
FRANCINE PELLETIER, LA PRESSE

“EUROPA est un film d'aujourd'hui.”
LES CAHIERS DU CINÉMA

“Son brio est époustouflant.”

v. anglaise avec sous-titres français 1:40 - 4:15 - 7:10 - 9:20

PREMIERE MAX FILMS 1:00 - 3:00 - 5:05 - 7:10 - 9:15

BERRI ST-DENIS & STE-CATHERINE LE FAUBOURG 1616 RUE STE-CATHERINE O.

PRIX SARDEC - MEILLEUR SCÉNARIO
Les Rendez-vous du cinéma québécois 1992

Beau et passionnant... un de ces rares films «à voir absolument».
Francine Laurendeau, *Le Devoir*

Une véritable émotion.
Serge Dussault, *La Presse*

UN FILM DE la PAUL TANA

la SARRASINE

ENRICA MARIA MODUGNO TONY NARDI JEAN LAPOINTE GILBERT SCOTTE

DESJARDINS COMPLEXE DESJARDINS ASKA FILM DISTRIBUTION

À L'ACHAT D'UN BILLET POUR ADULTE À PRIX RÉGULIER (\$8.00), ASKA FILM INVITE LA PERSONNE QUI VOUS ACCOMPAGNE À ASSISTER GRATUITEMENT AU FILM

la SARRASINE

CETTE OFFRE EST VALIDE TOUTS LES JOURS, À L'EXCEPTION DU MARDI, TANT ET AUSSI LONGTEMPS QUE LE FILM SERA À L'AFFICHE DANS UN CINÉMA CINÉPLEX ODÉON.

Prière de présenter ce coupon à l'entrée

CINÉMA

Le cinéma ouzbek à l'heure de la perestroïka

Le cinéma de l'Ouzbékistan

Présenté au Conservatoire d'art cinématographique de Montréal Du 1er au 15 mars. Les films sont présentés en version originale, avec sous-titres anglais. Voir la grille horaire ou consulter le programme du Conservatoire.

Alain Charbonneau

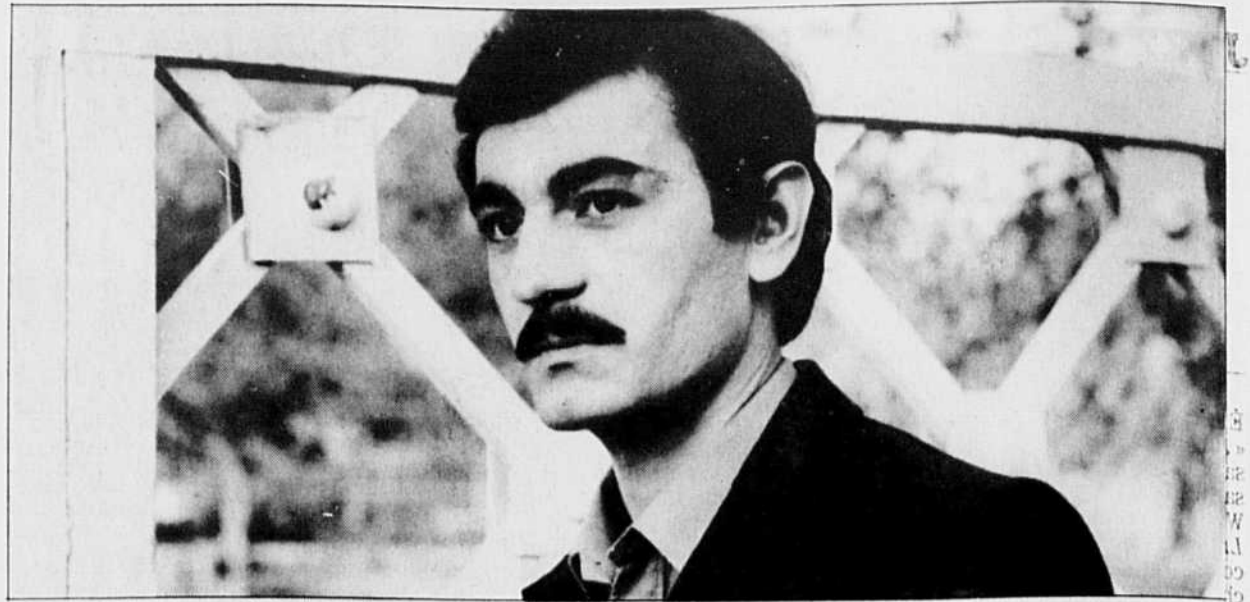
À LA DIFFÉRENCE du cinéma russe, et moscovite en particulier, le cinéma de l'Ouzbékistan, comme ceux du Kazakhstan et du Tadjikistan d'ailleurs, reste peu connu en Occident, les films qui parviennent jusqu'ici étant le plus souvent noyés dans le programme épisodique des festivals. Jusqu'au 15 mars prochain, le Conservatoire d'art cinématographique nous propose une rétrospective succincte de films réalisés sous l'ère Gorbatchev par des cinéastes de cette région d'Asie centrale, l'une

des plus asiatiques des 15 républiques de la défunte Union.

Au programme, neuf films réalisés entre 1985 et 1990, dont la plupart, profitant du vent de liberté relative apporté par la glasnost, règlent leurs comptes avec le système en place et servent de tremplin à l'affirmation nationale ouzbek. On pourra entre autres voir avec quelle constance, et avec quelle audace aussi, nombre de réalisateurs dénoncent les méfaits de la bureaucratie soviétique, la corruption qui la gangrène et le développement d'une société parallèle, où règne entre officiels un système honneur de privilèges et où petits et grands caïds imposent leurs lois aux peuples des villes et villages du sud. Regard froidement posé sur une société parvenue à un point de non-retour, constat implacable d'échec sur un régime qui reste aveugle et sourd aux revendications nationales, critique solide d'un empire monolithique qui se démembré de l'intérieur, dénonciation du crime organisé et du

crime d'état : ces films déclinent avec un détachement presque clinique tous les symptômes qui ont conduit à l'éclatement récent du « Grand Frère ».

Parmi la sélection, notons surtout deux films d'Elmor Ishmukhamedov, l'un des réalisateurs de la génération montante, *The Shock* (vendredi, 13 mars) et *Farewell Green Summer* (aujourd'hui et dimanche 15 mars). Le premier raconte sur fond de suspense l'histoire d'un journaliste novice qui attaque dans un article dévastateur le secrétaire du parti régional, forcé dès lors de démissionner. Murad apprendra par la suite qu'il s'en est pris à un innocent, qui s'apprêtait à évaluer une affaire louche et à dénoncer les magouilles de la mafia locale. Dans sa tentative de réparer les pots cassés, le journaliste tirera leçon sur le monde corrompu qui l'entoure. *The Shock* fut salué dès sa sortie par Gorbatchev, qui le qualifiait alors de « très représentatif de la perestroïka. » Quant à *Farewell*



Scène tirée de *Farewell, Green Summer*.

Green Summer, il brosse, à travers les destins obliques d'un Roméo et d'une Juliette modernes, le portrait d'une société où la tradition a maille à partir avec l'émergence d'une culture soviétique imposée par le haut. Seule réalisatrice de longs métrages de l'Ouzbékistan, Kamara Kamalova nous offre avec *Wild Boy* (demain et le 15 mars) un très beau film, simple et d'une exceptionnelle limpidité, baignant du début à la fin dans la lumière crue des espaces arides du sud. À travers la passion d'un

adolescent farouche et maladroit pour une jeune fille de son village et la vengeance qu'il médite contre un chef local qui a brutalisé sa mère, Kamalova évoque la difficulté de grandir au lendemain de la seconde guerre et dénonce, elle aussi, en portant son regard sur l'histoire, les injustices et l'arbitraire du système soviétique.

À ces trois must du cinéma ouzbek s'ajouteront *Wolves* de Sabir Nazarmuhamedov, *Soldier's Fairytale* de Zufakir Moussakov, *Little Man in*

Big War de Shukhrat Abbasov, *Kiep's Last Journey* de Farid Davletshin, *Scarred by Kandahar* de Yuri Sabitov et surtout *Nothing Ever Changes* de Dzhabkhat Davletov, un film débordant d'humour noir où sont convoqués au banc des accusés tous les hauts fonctionnaires responsables du désastre écologique qui affecte la mer d'Aral.

Une occasion unique de s'initier à un cinéma méconnu, qui subit depuis une décennie le contrecoup des bouleversements que l'on sait.



L'homme... invisible.

Mémoires of An Invisible Man

Réal : John Carpenter. Scénario : Robert Collector, Dana Olsen, William Goldman d'après le roman de Harry F. Saint. Avec Chevy Chase, Daryl Hannah, Sam Neill, Michael McKean, Stephen Tobolowsky, William A. Fraker. Musique : Shirley Walker. En v.o. anglaise aux cinémas Loews, Greenfield, Laval, Versailles, Dorval. En v. française : Laval, Berri, Longueuil. États-Unis, 1992 (99 min).

Odile Tremblay

LES AMATEURS d'effets spéciaux et de thrillers faciles, se régaleront sans doute de *Mémoires of an invisible man* de l'Américain John Carpenter. Les autres, ceux qui réclament des scénarios crédibles et une subtilité dans le jeu d'acteurs risquent de grincer des dents avec cette histoire rocambolesque qui ne s'enferme pas dans les fleurs du tapis et ne recule devant aucune invrai-

semblance. Mais on ne va pas au devant du destin maudit de l'homme invisible pour pénétrer les profondeurs métaphysiques. Pour rire, surtout.

Précisons-le tout de suite : l'homme invisible possède ici un visage et un corps (qui disparaissent régulièrement). Ceux de Chevy Chase, l'ineffable héros de *Saturday Night Live*. Le bellâtre voulait donner un cachet de romantisme à son transparent personnage, le présenter comme un Roméo des temps modernes, mais il réussit surtout à être comique, voire parfois ridicule.

On nous promet de l'action. Il y en aura. Le film est l'adaptation du roman à succès de l'homme d'affaire Harry F. Saint par le réalisateur de *The Thing*, et roi du suspense John Carpenter. À leurs côtés, l'équipe de spécialistes d'effets spéciaux Industrial Light & Magic (à qui on doit *Star Wars*, *Return of the Jedi*, *Indiana Jones*, etc), et qui s'amuse de ce thème défilé en nous offrant parfois des images savoureuses : Gomme ballonne qui se mâche toute

seule, pantalons bondissant sur la chaussée, bras qui se tord tout seul et revolver en état d'apesanteur. Mais surtout, il y aura un certain édifice troué comme un gruyère dont les fragments éparpillés fuient la loi de la gravitation.

Résumons l'affaire : Nick (Chevy Chase) est un analyste boursier à qui tout réussit. Beau, riche etc. En plus, il est depuis peu l'heureux amant d'Alice, une blonde réceptrice (Daryl Hannah). Sauf qu'un accident malencontreux et invraisemblable survenu dans un laboratoire, entraîne la quasi désintégration du lieu (qui flottera quelque temps dans l'espace). Nick sera de son côté condamné à l'invisibilité, sans corps, mais avec les besoins physiques d'un humain normal, manger, dormir, aimer même. Car il n'a pas oublié la blonde Alice qui répondra à sa flamme malgré son non-être. Nick est pourchassé par un vilain, l'infâme David Jenkins (Sam Neill) qui rêve de le transformer en as des escions. Poursuites donc et quiproquos,

avec l'amour qui vaincra tous les obstacles, on s'en doute.

Ce problème d'invisibilité du personnage principal été contourné par John Carpenter. Quand on se place du point de vue du héros, il apparaît. Sinon, Nick reste transparent. Et puis, bien sûr, le fond de teint bien appliqué redonne des traits au beau Brummel, ce qui permet à Chase de jouer vraiment dans le film. On rigole par bout, mais ça pourrait être vraiment plus drôle. Et les effets spéciaux possèdent, étant donné le sujet, un caractère quelque peu répétitif. La romance ne décolle pas trop non plus. D'un film à l'autre, (on peut le voir jouer ces temps-ci dans *At Play in the Fields of the Lords*), la belle Daryl Hannah a le même air stupide qui enlève beaucoup de crédibilité aux personnages qu'elle incarne. Pas grand chose à tirer en bout de ligne des méseures de cet homme invisible, à moins de laisser son esprit critique à la porte et de se laisser séduire par les grâces faciles d'un fantastique au rabais.

Pour rire, surtout

FILMS/ VIDÉO

Yves d'Avignon

BOYZ'N THE HOOD
Drame social de John Singleton.

Avec Ice Cube, Morris Chesnut, Larry Fishburne et Cuba Gooding jr. Simultanément le 11 mars.

Un jeune noir quitte sa mère pour aller vivre avec son père dans un quartier noir de Los Angeles. Élevé en tenant compte du respect de la

race humaine, le jeune Tre ne peut résister d'interférer dans des actes de violence quand son ami Ricky est victime de jeunes truands.

DEAD AGAIN

Drame fantastique réalisé par Kenneth Branagh. Avec Kenneth Branagh, Emma Thompson, Dreek Jacoby et Andy Garcia. En anglais le 12 mars.

Amnésique, une jeune femme se retrouve dans un orphelinat, dont le directeur la confie plutôt à un détective privé pour tenter de retrouver ses sources. Dans le cours de l'enquête, le policier découvre au moyen de l'hypnose que la jeune femme est hantée par des souvenirs d'une vie antérieure. Face à l'assassinat d'un pianiste par son mari, la jeune femme, ne sachant plus décanter le passé du présent, croit que le policier est en fait le tueur réincarné.

PRISONER OF HONOR

Drame de Ken Russell. Avec Richard Dreyfuss, Oliver Reed, Peter Firth, Jeremy Kemp et Brian Blessed. En anglais le 11 mars.

George dirige un groupe appelé Counter-Intelligence. Quand la violence fait rage dans les rues, tout un peuple est divisé à propos de rumeurs et d'attaques verbales ayant trait à l'espionnage et au désaveu de certains personnages de la haute

gomme. Il est le seul du groupe à conserver son sang froid.

INTO THE BADLANDS

Dirigé par Sam Pillsbury. Avec Bruce Dern, Mariel Hemingway, Helen Hunt et Dylan McDermott. Simultanément le 12 mars.

Un cupide chasseur de primes déclenche une série d'événements étranges en traquant un repris de justice, le dangereux Red Roundtree. En faisant la rencontre d'un autre hors-la-loi, Barton commet l'erreur de s'arrêter à Laredo pour visiter une jeune femme. Plus tard, après avoir trouvé le bandit recherché, il revient dans la ville d'origine pour réclamer sa récompense mais y découvre une cité fantôme...

TWO MINUTE WARNING

Dirigé par Larry Pierce. Avec Charlton Heston et John Cassavetes. En anglais le 12 mars.

Une homme un peu fou (!), armé, s'attaque à une foule assistant à un match de football. La mission du policier est de stopper l'hémorragie avant que le tueur n'en fasse trop. 91 000 personnes, 33 issues et un tueur...

À venir

Les traductions de *The Krays* (18) et *Revenge* (18).

FAMOUS PLAYERS INFO-FILM 866-0111 1 h00 à 22h00

"Une coupe de champagne...C'est exquisément interprété et réalisé avec une entraînante vivacité."
Francine Laurendeau, Le Devoir

TALONS AIGUILLES
UN FILM DE PEDRO ALMODOVAR

Le PARISIEN 1 25-4-15-6-50-9-20
LOEWS v.o. espagnole, s.-t. anglaise

gerard depardeieu

MON PERE CE HEROS

Le PARISIEN 12-40-2-50
LAVALL Tous les soirs 7:00-9:10
cinéma PINE Tous les soirs 8:10

GAGNANT du CÉSAR du meilleur acteur

AUSSEI AU PARIS ST-HYACINTHE

MONTRÉAL A LE COUP DE Foudre!

"Une éblouissante et poétique histoire d'amour, Carax nous en met plein la vue, plein les oreilles."
"Un grand moment de cinéma."

Les Amants du Pont-Neuf

LAVANT LEOS CARAX BINOCHÉ

Le PARISIEN 1 30-4-30-7-00-9-35

«Le meilleur film de ZIDI depuis LES RIPOUX.»
LE NOUVEL OBSERVATEUR

LHERMITTE MIOU-MIOU BOUJENAH

DANS UN FILM DE CLAUDE ZIDI **LA TOTALE!**

Présentement à l'affichel

Le PARISIEN 12-30-2-45
OMEGA Tous les soirs 7:30-9:50

GRAND PRIX du JURY CANNES 1991

GRAND PRIX DE LA CRITIQUE DE LOS ANGELES MEILLEUR FILM ÉTRANGER

"Quatre heures de cinéma pur!"
LIBÉRATION

"Magnifique!"
—Jean Barbe, LA BANDÉ DES SIX.

"Le chef-d'oeuvre absolu de Rivette!"
—Luc Perreault, LA PRESSE

"Fascinant!"
—M. A. Lussier, CIBL-FM

MICHEL PICCOLI
JANE BIRKIN
EMMANUELLE BÉART

La Belle Noiseuse

UN FILM DE JACQUES RIVETTE

Le DEVOIR Omer DeSerres
DESJARDINS COMPLEXE DESJARDINS tous les jours: 1:30 - 7:00

MUSIQUE CLASSIQUE

CE SOIR, SAMEDI 7 MARS
LA PETITE MUSIQUE DE NUIT DE CIEL MF
PRÉSENTE À 22:00

- concerto pour piano no 5 en ré K. 175 (Mozart)
- quatuor à cordes K. 465 en ut (Mozart)
- quatuor à cordes op. 18 no 2 en sol (Beethoven)
- concerti op. 8 nos 3-4-5 RV 253, 293, 297 (Vivaldi)

DEMAIN SOIR, 22:00

- concerto pour piano no 1 op. 15 (Beethoven)
- symphonie no 34 (Mozart)
- concerti pour piano nos 1-2 (Mozart)
- suite pour orchestre en ré majeur BWV 1069 (J.S. Bach)

ciel 98.5

RENSEIGNEMENTS: 527-8321

JAZZ

T'es pas un ange, Johnny!

Serge Truffaut

EDITH PIAF avait vu juste : « Johnny tu n'es pas un ange ». Avec sa dégaine de pantin maigre et désarticulé, Johnny le tatoué, Johnny le Winter, l'albinos de *Good Morning Little School Girl*, le texan qui a découpé *Jumpin Jack Flash* en tranches musicales si épaisses qu'il a fait peur à Keith Richards, ce qui n'est pas rien, va débarquer au Spectrum pour faire son boulot dans le temps record de 55 minutes.

Le 13 et 14 mars, Johnny Winter, né en 1944 à Beaumont, au Texas, va nous proposer SON topo. Quel est-il? J'arrive à l'heure. Je monte sur la scène. Je « plugge » ma « guit-taarre ». Je pose mes doigts sur la guitare. Je les saisis, les spectateurs, d'entrée de jeu en jouant fort mais bien. Je ne lâche pas la bride une seconde, sauf pour allumer deux cigarettes pendant que Tom Compton (batterie) et Jeff Gann (bassiste), mes *Pipe fighters*, feront leur job...

Je leur joue *Johnny B. Goode* à la fin. Avant, je leur aurai joué *What I Said*, *Barefootin'*, *If You Got A Good Woman* parce que, mine de rien, on est sentimental, *Medicine Man* parce que la médecine « ça a du bon », *Illustrated Man* parce que c'est mon cas, *Serious Business* parce que le blues le veut, et puis je vais sortir sans avoir dit un mot pendant le show. L'essentiel étant de faire une bonne et grosse « job » en moins d'une heure, avant de passer à la caisse.

On rigole, mais dans le cas Winter les signes extérieurs sont révélateurs de cette attitude; de ce côté « Johnny t'es pas un ange ». Dans le désordre, les signes en question sont les bottes, LE tatoué et le chapeau. Prenons-les de haut. Sur le chapeau style « le train sifflera trois fois » qu'il arborera le 13 et 14 mars, c'est extrêmement sérieux, il y aura une chauve-souris la gueule grande ouverte. Sur ses bras, parmi les dizaines de « tatous », un œil averti remarquera celui qui représente la carte du Texas. Enfin, les bottes étant du genre bayou du delta, celui du Mississippi, elles seront naturellement en peau de serpent. Et surtout n'allez pas l'asticotter pour ce crime de lèse-écologie, parce que...

Parce que notre homme est beaucoup plus sérieux qu'on ne le pense. En fait, sérieux n'est pas le mot. Dans son cas, il faudrait dire : Winter est un type dévoué à son art. Et de quel art s'agit-il très précisément? Le blues profond, le blues très profond du sud, soit du Delta et des terres désertées, des rides profondes que l'adversité a creusées sur le visage des femmes et des hom-

mes, des cabanes délabrées et des... eaux usées comme boueuses, soit les *Muddy Waters*! Eh, Eh!

C'est que notre homme, le Winter, le tatoué, l'albinos, a fait une chose qu'aucun autre musicien de sa génération n'est parvenu à réaliser. Ni Eric Clapton, ni Stevie Ray Vaughan, ni Mike Bloomfield, ni Jimi Hendrix, ni Jimmy Page, ni Jeff Beck, ni Ry Cooder, ni Keith Richards, n'auront produit les quatre derniers albums du vieux Muddy Waters en plus de jouer à ses côtés.

Que Muddy Waters, soit le point de jonction entre les blues anciens et les blues nouveaux, ait demandé à Winter de produire ses derniers albums, ça dit tout. Il n'y a rien à ajouter si ce n'est que les 13 et 14 mars on sortira content, à moins qu'il décide, histoire de nous contrarier, de ne pas jouer *TV Mama*. Si tel est le cas, il y aura du ramdam dans les chaumières. Et pas à peu près. Cibole!

Avant Winter et ses plombiers, *Omar And The Howlers* seront sur le plancher. Histoire de se situer, signons que Omar joue de la guitare comme de l'harmonica et qu'il a une voix très, très basse. Il y a un côté Chailapine en lui. Bruce Jones est le bassiste; Gene Brandon est le batteur. Bref, c'est un trio. Un trio qui, l'an dernier, nous proposa un excellent *Blues Bag* sur étiquette *Bullseye*.

Omar, l'autre jour on l'a rejoint au Holiday Inn de St. Catharines, en Ontario. Pis? « J'ai grandi à McComb, une petite ville du Mississippi. C'est là que j'ai appris à jouer. Chose amusante, moi qui vivais dans la région d'où sont originaires tous les grands du blues, je suis tombé amoureux de cette musique à cause du *Blues Boom* britannique des années 60. C'est grâce à eux, ces musiciens anglais, que j'ai réalisé, après coup, l'importance musicale de mon pays natal ».

Au Mississippi, « j'ai eu l'occasion de jouer auprès de Robert Lockwood Jr, Bo Diddley, Carl Perkins et beaucoup d'autres. J'ai fait beaucoup de shows avec Carl. C'est un vrai gentleman. Mais le plus grand, pour moi, demeure Willie Dixon. Sa mort m'a causé tout un choc ».

Quoi qu'il en soit, « comme le blues ne nourrit pas facilement son homme je suis parti travaillé dans les *shops* à Austin, au Texas, en 1976. Le jour je travaillais. Le soir je jouais, je jouais. C'est comme ça, dans le blues, qu'on se bâtit une réputation. En travaillant dur et en étant dévoué à cette musique. Cette musique est trop humaine et simple pour qu'on la triche ».

Après ça, ne vous demandez pas pourquoi *Omar And The Howlers* vont nous chanter *Blues In A Bottle*.

ROCK

Dans les eaux boueuses du Mississippi

Alain Bashung
Osez Joséphine
Barclay (PolyGram)

Sylvain Cormier

MEMPHIS, Tennessee, c'est comme Lourdes. On s'y rend pour les eaux, à ceci près que les eaux qui irriguent Memphis sont boueuses, car ce sont les eaux du Mississippi. Eaux boueuses, vous saisissez? Comme dans *Muddy Waters*, le sobriquet par lequel le monde connaît l'immortel bluesman McKinley Morganfield. Il y a une vieille chanson qui dit: « I washed my hands in Muddy Waters ». La purification par le blues.

Memphis se trouve à 85 milles au nord de Clarksdale. La porte à côté, dans ce paradis du *pick-up truck*. Et Clarksdale, c'est la ville du blues. Muddy Waters y vécut, Bessie Smith y mourut, Ike Turner y courtaisa Tina. A Clarksdale se rencontrent les *highways* 61 et 49, les deux principales routes qu'empruntèrent les noirs en remontant de la Nouvelle-Orléans et du Delta, dans l'espoir de démarrer du travail à Memphis, St-Louis ou Chicago. L'intersection de la 61 et de la 49, c'est le *Crossroads* que chantait le légendaire Robert Johnson, l'endroit précis où, dit-on, il pactisa avec le diable, qui lui donna le blues en échange de son âme.

C'est ça, Memphis. La croisée des chemins. Là où le blues, le gospel, le country et le swing ont d'abord coexisté. Là où un gamin comme Elvis Presley a pu s'imposer de musique noire et blanche, indistinctement. Là où le rock est né, au début des années cinquante, dans le minuscule Memphis Recording Service de Sam Phillips, le studio des disques Sun, au coin des avenues Union et Marshall, le jour où Elvis, le guitariste Scotty Moore et le bassiste Bill Black intégrèrent pour la première fois toutes ces musiques qu'ils portaient en eux.

Depuis, tous les rockers de la planète vont à Memphis au moins une fois dans leur vie, comme tout bon musulman à la Mecque. Pour comprendre d'où ils viennent. Pour justifier leur vie. Pour redonner sens à leur musique. Pour que ça passe par les sens, justement, plutôt que par l'intellect. Les Yardbirds, comme je l'écrivais il y a deux semaines, y enregistrèrent *Train Kept A-Rollin'* en 1965. Quand les gars de U2 avaient en 1987 le monde à leurs pieds et se demandaient comment échapper à la récupération, c'est au studio Sun de Memphis, en gravant la très religieuse *Angel Of Harlem*, qu'ils redécouvrirent leur vérité. De Johnny Hallyday à Jim Corcoran, ils se sont tous agenouillés au *crossroads*.

Pour *Osez Joséphine*, son neuvième album, Alain Bashung a, lui aussi, trempé sa musique dans les eaux boueuses du Mississippi. Pour les



PHOTO SYLVAIN CORMIER

Le célèbre « crossroads ».

mêmes raisons. Vous avez peut-être lu ce qu'il en disait en entrevue dans *Les Inrockuptibles* (l'édition de décembre) : « J'aime bien la machine, à condition qu'elle contribue à la créativité. C'était le cas au début, me semble-t-il. Mais aujourd'hui, appuyer sur un bouton pour obtenir un bruit infernal est devenu d'une déconcertante facilité ». Bashung a reconnu l'impasse : ou bien il persévérerait dans la voie machinique, dont il avait si brillamment épuisé les possibilités, et se résignerait à la redite, ou il rompaient les rangs.

Alors, il est allé à Memphis, il a recruté les musiciens de John Hiatt, des Sudistes de la Nouvelle-Orléans, de Baton Rouge et de Nashville, et ils les a laissés jouer à leur façon, en prise directe, avec des consoles analogiques (i.e. non-digitaux). Au départ, Bashung n'étant pas homme à demi-mesures, il ne voulait enregistrer que des versions de ses chansons préférées, un album complet de covers. L'immersion complète. Mais il s'est ravivé, se limitant à quatre reprises.

Aux premières écoutes, j'en étais mari. Ça m'aurait bien plu, une douzaine de relectures de cet acabit. D'autant plus que Bashung est pro-

bablement le premier rocker français à chanter l'anglais sans que l'accent ne me gêne aux alentours. Johnny doit fulminer. De fait, ce que Bashung tire de *Nights In White Sa-*

tin confine au miracle. La version originale des *Moody Blues* semblait si achevée, fixée à jamais, incontournable. Et pourtant, Bashung a su la dégraisser, épurant la mélodie et l'instrumentation au point d'en faire un *talking blues* vivant et régénéré. Et si l'on est moins étonné par ce que deviennent dans ses mains le *Well All Right* de Buddy Holly, le *Blue Eyes Crying In The Rain* de Willie Nelson et le *She Belongs To Me* de Bob Dylan (à la limite de la parodie, celle-là), c'est uniquement parce que les premières versions étaient déjà passablement minimales, disponibles à tous les remaniements.

Aux écoutes ultérieures, on se rend à l'évidence que Bashung devait parler français sur *Osez Joséphine*, que l'effet Memphis n'est vraiment efficace qu'en contraste avec le propos du gaillard, qui est strictement hexagonal. Quand il chante, après une intro harmonica-guitare *slide* digne du meilleur *delta blues*, que « les grands voyageurs laissent dans le cœur des ardoises (...) laissent les tuiles aux tuileries (...) cherchent des amuse-gueule au buffet de la gare » (*Les grands voyageurs*), on comprend que les rockers ne se ressourcent à Memphis que pour mieux exprimer ce qu'ils sont profondément. C'est pour ça que Bashung a pu terminer son album à Bruxelles. Une fois retourné à l'origine, on peut mesurer sa différence.

LIVREZ-VOUS À VOS RÊVES LES PLUS SOMBRES.

UNE FOIS DE PLUS.

ÉVITEZ LES DÉCEPTIONS. RÉSERVEZ AUJOURD'HUI!
REPRISE POUR UN TEMPS LIMITÉ! À PARTIR DU 16 DÉCEMBRE 1992!

THE PHANTOM OF THE OPERA

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts, Montréal

RÉSERVEZ UNE SOIRÉE AVEC LE PHANTOM (514) 790-2222

Billets en vente également au guichet de la Place des Arts et aux guichets TicketMaster (situés dans certains magasins de La Baie)

Groupes (20 personnes minimum) téléphonez : (514) 874-9153 au Québec (416) 925-7466 en dehors du Québec

Version originale! En anglais avec des surtitres en français.

SONAR
pour les musiques invisibles

LANCEMENT
MERCREDI 25 MARS 1992
DÈS 17H30

LE CLUB

piano Dorothy Fraiberg
violin Nadia Francavilla
alto Natalie Racine
violoncelle Katherine Skorzewska

Oeuvres de Beethoven, Schumann et Shostakovitch

Jeu, 12 mars 1992, 20 h.
Salle Redpath, Université McGill

Entrée libre

Ce concert est présenté grâce à une subvention spéciale du "Music Performance Trust Funds" obtenue par la Guilde des Musiciens du Québec.

IPHIGÉNIE
RACINE / ANDRÉ BRASSARD

avec Nathalie Gascon • Robert Lalonde

Néfertari Bélizaire • Marie-Aimée Cadet • François Cormier
Marcel Girard • Yolande Michaud • François Papineau
Denis Roy • Yves Soutière • Marthe Turgeon

Assistance à la mise en scène Claude Lemelin • Décor François Séguin
Accessoires Marie Muyard • Costumes François Barbeau assisté de Odette Gadoury
Éclairages Claude Accolas • Musique originale Catherine Gadoury
Perruques Rachel Tremblay assistée de Claude Trudel

GRANDE PREMIÈRE
JEUDI 12 MARS
À 19H30

À COMPTER DU 10 MARS

4353, rue Sainte-Catherine Est, Montréal. Les billets de la NCT sont aussi disponibles aux guichets du Théâtre d'Aujourd'hui et de La Licorne.

NCT la nouvelle compagnie théâtrale **253-8974**
salle Denise-Pelletier

Les Ballets Canadiens
LAWRENCE BODDES, DIRECTEUR ARTISTIQUE

QUATRE
oeuvres mémorables
3 SOIRÉES INOUBLIABLES

VALE FANTAISIE • BALANCHINE • GLINKA
JARDIN AUX LILAS • TUDOR • CHAUSSON
GALA PERFORMANCE • TUDOR • PROKOFIEV

ET UNE NOUVELLE OEUVRE DE MARK MORRIS

20, 21 ET 26 MARS 1992 20 HEURES

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

RÉSERVATIONS
ADMISSION 522-1245 ou 1-800-361-4595 • Place des Arts 514 842-2112
ou à tous les comptoirs ADMISSION

Redevance de 1\$ sur tout billet de plus de 10\$. Frais de service
Billets à partir de 16,80 \$(TPS incluse) • 33% de réduction pour étudiants et 3e âge.

Bull • Fédération des caisses populaires Desjardins de Montréal et de l'Ouest-du-Québec

ORCHESTRE BAROQUE DE MONTRÉAL
JOEL THIFFAULT • DIRECTEUR ARTISTIQUE

CONCERT FRANÇAIS
LULLY, CHARPENTIER, RAMEAU, REBEL
14 Mars, 20h — Église Saint-Viateur d'Outremont
(Laurier, près Côte Sainte-Catherine)

Billets: 20\$, adultes / 14\$, étudiants, âge d'or
Disponibles le soir du concert à la porte, ou
RÉSERVEZ en appelant 388-2445

Ministère des affaires culturelles du Québec
Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal
Emploi et Immigration Canada

MOZART
DIE ZAUBERFLÖTE
LA FLÛTE ENCHANTÉE

OPÉRA MCGILL
Bernard Turgeon, directeur

ORCHESTRE DE L'OPÉRA MCGILL
Timothy Vernon, chef

Les 21, 24, 26 et 28 mars 1992 à 19 h 30
Matinée pour les écoles le 23 mars à 14 h (6 \$)
Salle Pollack, 555, rue Sherbrooke Ouest (Métro McGill)
398-4547

15 \$ / 10 \$ Visa / MasterCard
McGill

LE DEVOIR

Les territoires imaginaires de Chaurette

Reprise de *Princetown Playhouse*, juillet 1919, j'avais 19 ans à l'Espace Go

Gilbert David

NORMAND CHAURETTE est né à Montréal en 1954, en juillet, tout comme Charles Charles, le personnage central de *Princetown Playhouse*, juillet 1919, j'avais 19 ans, sa troisième pièce, créée au Café Nelligan en septembre 1982, que l'Espace GO a eu la bonne idée de remettre à l'affiche à compter de mardi prochain, dans une mise en scène d'Alice Ronfard, pour qui il s'agit d'une première incursion en carrière du côté du répertoire québécois.

Jouée après *Rêve d'une nuit d'hôpital*, créée au Théâtre de Quat'Sous en janvier 1980, et *Fêtes d'Automne*, créée au Théâtre du Nouveau Monde en mars 1982, *Princetown Playhouse* est la pièce la plus « déconstruite » de l'auteur de *La Société de Métis* (1986), de *Fragments d'une lettre d'adieu lus par des géologues* (1987) et des *Reines* (1991). Une telle déconstruction s'attaque ici, non sans effets ironiques, à la prétention courante qui attribue un contenu de vérité immanente à la représentation théâtrale fondée, depuis Aristote, sur des principes mimétiques. Contre une dramaturgie affirmative et vériste — et qui ne s'inquiète pas de ses propres manipulations —, Chaurette thématise l'incertitude, le doute, la folie et, ce faisant, le renoncement à toute fondation, notamment celle de la raison.

Divisée en 19 courts tableaux, *Princetown Playhouse* se présente comme un drame mental et on se fie à la première indication scénique du texte : « La pièce se passe dans la tête de l'auteur, Charles Charles 38. » Ce dernier, apprendra-t-on au fil du déroulement hachuré de l'action, rejoue inlassablement depuis 19 ans, maintenant qu'il est interné dans une salle de Chicago, une pièce intitulée *Théâtre de l'immolation de la Beauté* dont l'unique représentation a eu lieu un soir de juillet 1919 au Princetown Playhouse, un petit théâtre avant-gardiste situé à l'étage d'une poissonnerie. Mais, ce specta-

cle a alors tourné à l'horreur quand on a découvert que le sac rempli de ouate pour figurer un enfant à imoler cachait le corps drogué d'un jeune garçon bien concret, noir de surcroît... Cet événement, qui a fait basculer brutalement la fiction dans un réel sanglant et scandaleux, va entraîner un procès dont on aura l'écho dans l'oeuvre à travers les témoignages de Charles Charles 19 et de ses deux complices de jeu et d'amants, Alvan et Winslow, âgés également de 19 ans.

Théâtre introspectif où le sujet Charles Charles est à jamais scindé, entre le désir lancinant d'une transparence frappée d'interdit et le ressassement d'une secrète blessure de l'être, ce qui l'a conduit à poser un geste irréparable. *Princetown Playhouse* métaphorise ainsi la solitude terrifiante qui marque au fer rouge l'expérience humaine, depuis que notre Ciel métaphysique s'est vidé de toute transcendance, et que la conscience de l'Autre se vit sur le mode tragique d'un problématique pacte amoureux que menace toujours la trahison. Chaurette situe de la sorte son propos au coeur de la violence du désir, de la charge pulsionnelle qui débouche sur un coup de force, démentiel, là où la volonté d'échapper à l'angoisse du manque se bute à la dure réalité du monde.

Il existe peu d'exemples dans la dramaturgie québécoise d'une oeuvre, comme celle de Chaurette, qui fouille les territoires de l'imaginaire avec le souci constant d'interroger le ce-qui-va-de-soi de l'expérience commune, « pour y découvrir de nouvelles lois », comme il le dit lui-même. Lorsque je lui rends visite chez lui, je rencontre un auteur excité à l'idée de voir une pièce écrite il y a 10 ans être reprise : « L'Espace GO fait très bien les choses et j'ai su dès le départ qu'il ne s'agirait pas d'une production de routine. Je n'ai pas suivi les répétitions, parce que je fais entièrement confiance à Alice Ronfard qui a le sens de l'audace et qui aime cultiver les tendances profon-

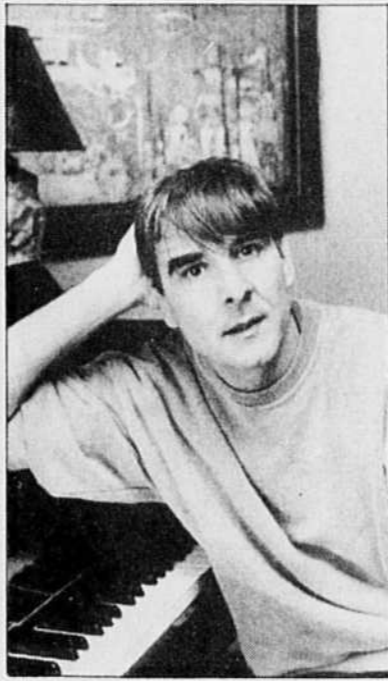


PHOTO JACQUES GRENIER

Normand Chaurette

des d'un texte. Je comprends que monter une pièce est toujours une question de choix. Un texte n'a pas qu'un sens... Choisir une orientation en occulte forcément d'autres, et cela me convient parce que je ne désire pas exercer d'autocratie sur l'interprétation de mes textes. De toute manière, ce n'est pas grave si le monde ne comprend pas tout.

Situé à l'étage de l'appartement qu'il habite, rue St-André sur le Plateau Mont-Royal, son bureau de travail comprend un superbe piano à queue encombré de partitions et une table où il a déposé son ordinateur qui lui sert, entre autres, à mettre au point les cartes du ciel de sa clientèle d'astrologues. Musique et forces planétaires, n'est-ce pas là deux champs d'influence privilégiés de son écriture ? « Ça fait 10 ans que je fais de l'astrologie et j'en tire maintenant une partie de mes revenus depuis que j'ai quitté mes fonctions d'adjoint à l'édition chez Leméac en 1990.

Cela me laisse plus de temps libre. J'aime ce travail qui me demande de tisser un réseau de métaphores qu'il faut ensuite interpréter. Quant à la musique, elle est intimement liée à mon processus créateur. La musique constitue un arrière-plan essentiel de mes pièces. Comme je cherche à confronter le visible et l'invisible dans mon écriture, la musicalité, avec sa dimension abstraite de concept pur, porte une qualité d'émotion que j'essaie d'obtenir en me mettant à l'écoute de mes vibrations intérieures. Je tiens beaucoup à ce qu'une mise en scène fasse entendre la musique de mes textes où se loge finalement toute l'atmosphère. Par exemple, *Les Reines* ont pour moi un caractère opératique, j'y entends six voix de cantatrices alors que j'assimile *Fragments d'une lettre d'adieu lus par des géologues* à une espèce de poème symphonique.

Quelle est au juste sa manière de travailler ? « Je rédige à la main en quelques jours un premier jet, sous la dictée de l'inconscient, comme dans l'écriture automatique. Puis, je reviens sur cette matière en m'intéressant aux récurrences, ce qui me guide pour l'étape suivante. En règle générale, la première facture m'apparaît trop conventionnelle. Alors, il me faut interroger les limites du genre dans lequel s'inscrit mon texte. Il me semble que c'est là que doit se faire sentir la créativité d'un auteur : transformer le genre, lui y apporter quelque chose. Je me dis qu'il y a des lois au théâtre et que, plus il y en a, plus je peux prendre plaisir à les transgresser.

L'univers dramatique de Chaurette se nourrit par ailleurs d'une mise à distance des significations culturelles trop identifiables que charrie la langue parlée usuelle, ce qui fait de lui l'un des auteurs dramatiques les plus formalistes au Québec, par comparaison avec le fort peloton de dramaturges de la québecitude. « Ce qui compte avant tout pour moi, c'est la résonance intérieure qu'ont les choses sur le plan existentiel. Je ne suis jamais allé à Princetown, ce qui ne m'a pas empêché d'investir en toute liberté des archétypes américains. La langue de mes textes, privée de connotations québécoisantes, m'amène à explorer d'autres dimensions symboliques.

La nouvelle production de *Princetown Playhouse*... qui s'annonce comme une rencontre auteur-metteur en scène à surveiller en cette deuxième moitié de saison, réunit les comédiens René Gagnon (Charles Charles 38), David La Haye (Charles Charles 19), Robert Brouillette (Winslow) et André Robitaille (Alvan). Le décor est signé par Stéphane Roy, les éclairages par Michel Beaulieu et les costumes par Frençois Barbeau. À condition que les astres se montrent le moins favorablement.



PHOTO JACQUES NADEAU

NATHALIE GASCON

Iphigénie, un rôle de feu

Hervé Guay

POUR LA PREMIÈRE FOIS, à 36 ans, Nathalie Gascon jouera Racine. À la Nouvelle Compagnie Théâtrale. Elle défendra Iphigénie. Une mal aimée. Son père Agamemnon veut la sacrifier pour que des vents favorables poussent les vaisseaux grecs vers Troie. Iphigénie a aussi été le spectateur fondateur de la NCT qui, à l'époque, ne portait pas encore ce nom. C'était en 1964.

« C'est attrayant, excitant, apeurant », dit Nathalie Gascon. C'est un beau texte surtout, qui peut être rébarbatif à cause du langage. Mais, un texte qui n'est pas plus loin de nous que de Wagner, du Mozart et dont on peut reconnaître la musicalité, selon l'actrice. « Une fois que tu consens au langage, c'est extrêmement jouissant, magnifique et très actuel.

Nathalie Gascon parle d'abondance de son personnage : « Je joue une jeune fille là-dedans, quelqu'un qui est sacrifiée. Elle n'a pas beaucoup d'espace et préfère mourir parce que son père ne l'aime pas assez. La pièce, en fait, parle d'abandon.

« Au départ, cependant, Iphigénie semble avoir tout pour elle. Mais de découvrir ça — que l'amour de son père pour elle est moindre qu'elle ne le pensait — lui rend la vie insupportable. Et puis, comme le dit André Brassard, le metteur en scène, tout le monde perd quelque chose dans cette pièce-là.

Que tout ça se passe en vers n'est pas pour déplaire à Nathalie Gascon. « Je sens pas ça comme un problème. C'est un code. Un soutien. Je ne vois pas ça comme une entrave. Dans Tremblay aussi, il y a une musicalité, une partition.

« Et puis, devant les jeunes, on a voulu rendre ça compréhensible pour eux, respecter l'élan. Ce que soit pas loin ni rébarbatif. On a même modifié des petits mots par ci, par là. On a travaillé pas pour qu'ils comprennent tout, mais qu'ils comprennent par blocs.

Bien sûr, elle est allée voir l'autre Racine de la saison, celui de Brigitte

Haentjens à l'Espace Go. « La grande différence, c'est qu'eux, ils ont joué dans une petite salle et que nous, on va jouer dans une grande salle.

Et la réaction des jeunes, habitués à la télé ? « Penses-tu que les jeunes sont pas excessifs ? Tout le monde veut ça cette espèce d'élan passionnel qu'on retrouve dans Racine, dans la tragédie. Cette espèce de fureur, d'élan démesuré sans que ce soit du drame ou du mélo. Une expression qui a de l'espace. Tout le monde a le goût d'exprimer son désir à ce point-là.

Et puis, selon Nathalie Gascon, ça ne se trouve pas chez Racine. « Dans *L'Héritage*, y avait ça. Dans l'univers de Victor-Lévy Beaulieu, il y a quelque chose de cet ordre-là. Ce sont des thèmes tellement fondamentaux, audacieux, que ça marche à part de ça ! »

La comédienne voit aussi des rapprochements entre Iphigénie et la violence telle que la connaissent les jeunes d'aujourd'hui. « Maintenant, il y a des morts qui sont d'autres formes de morts. À mon avis, Iphigénie porte en elle une forme de violence aussi forte que celle de son père et de sa mère. Mais, chez elle, c'est sans esclandre. Un peu comme le suicide qui est aussi violent pour les autres. Aye ! Avoir pour parents Clytemnestre et Agamemnon, ça doit pas être évident tous les jours.

Ni Jean Gascon, a-t-on envie de lui répondre. « On m'en parle mais on m'en parle moins qu'on m'en parlait. Oui, on m'en a parlé beaucoup. Ça reste un homme de théâtre qui a été important pour beaucoup de gens.

Nathalie soupire. « Ça pèse plus aussi lourd que ça a déjà pesé. Est-ce que c'est vrai ? Oui. Elle sourit : « J'aurais aimé qu'il vienne voir *Iphigénie*.

« C'est sûr que ça m'a marquée. Dans des bons côtés, de toutes sortes de façons. Terrain délicat. Ce terrain-là me fatigue. » Encore qu'une des raisons qu'elle donne pour avoir choisi le théâtre, c'est « pour le rejoindre ».

On n'en sort pas avec Nathalie Gascon : les histoires de famille comme celles d'Iphigénie, de Miriam, l'accompagnent dans sa carrière comme dans sa vie. Dans la même veine, elle sera du nouveau Tremblay, *Marcel poursuivi par les chiens*, au Théâtre du Nouveau Monde à compter du 4 juin. Elle interprétera Thérèse, la soeur de Marcel, comme elle était Monique (autre rôle de soeur) dans *Bonjour, là, bonjour*, plus tôt cet automne.

Son troisième Tremblay en une douzaine d'années de carrière où, d'autre part, on l'a vue régulièrement à la télé. « J'ai pas tellement choisi. J'ai eu des enfants. La télé et les enfants se concilient bien. Dans le cas du théâtre, c'est moins vrai.

À l'avenir, elle songe également à enseigner ou même à faire de la réalisation. Parce qu'elle arrive à ses derniers rôles de jeune première au théâtre ? Non. « J'ai le sentiment d'y être déjà arrivée. Ça ne me fait pas peur. Oui, quand tu vieillis, y a moins de rôles. En particulier pour les femmes autour de 35 ans. À l'écran, à la télé, on peut pas tricher avec ça. »

Le théâtre, selon elle, permet plus de latitude. « Même que, pour moi, c'est plus facile de jouer un personnage plus jeune. La jeunesse, je l'ai vécue, j'en ai des références claires. Et, sur scène, c'est moins dérangeant. Bon, avec *Iphigénie*, au début, ça m'a boguée. Mais l'important, c'est qu'on y croit. Si c'est vrai, ça marche toujours. »

ÉTAT DE SIÈGE
TAXER LE SPECTACLE
C'EST PRENDRE LA CULTURE EN OTAGE...

NON AUX SPECTAXES!

Pour l'accès à votre vie culturelle, exigez l'exemption générale de toute taxe sur le spectacle: taxe d'amusement municipale 10%, TPS fédérale 7%, TVQ provinciale 8%. Signez la pétition de la Coalition des arts de la scène dans les billetteries et dans les salles de spectacle.

LA COALITION QUÉBÉCOISE DES ARTS DE LA SCÈNE
ADISQ, RIDEAU, OSM, Union des Artistes, Guild des musiciens, SOCAN, Société professionnelle des auteurs et des compositeurs du Québec, Opéra de Montréal, Grands Ballets Canadiens, Association des organismes musicaux du Québec, Regroupement des professionnels de la danse du Québec.

LES BOÎTES NE SONT PAS TOUTES CARRÉES...
du 26 février au 8 mars
spectacle musical jeunesse et famille
Centre Strathearn
3680 Jeanne-Mance, Montréal
réservation seulement 527-7726 **LE MOULIN À MUSIQUE**

Musique
ENTÊTE
LE CALENDRIER DES ÉVÉNEMENTS MUSICAUX À VENIR

MARS

9 PRO MUSICA, SERIE ÉMERAUDE
TAMÁS VÁSÁRY, piano
Beethoven, op.26, op.101, op.49 no.2, op.57
Théâtre Maisonneuve, Place des Arts, lundi 9 mars à 20h00
Pro Musica: 845-0532 et Place des Arts 842-2112
Billets: 17\$ - 13\$ - 8\$ étud. (TPS en sus)

16 LA PHILHARMONIE DES VENTS DU QUÉBEC
Direction artistique: Alain Cazes
MUSIQUE DES AMÉRIQUES
Soliste invité: Philip Smith, trompette solo du New York Philharmonic
Théâtre Maisonneuve, Place des Arts, lundi 16 mars, 20h00
Rens.: 274-5125/842-2112 Billets: 20\$ - 10\$ aînés, étud. et groupes (TPS incl.)

25 SMCQ - MUSIQUES SACRÉES
Ensemble de la SMCQ, direction Walter Boudreau
F. Morel: *Lumières sculptées* (1992)*, R. Arseneault: *Adoro Te* (1990), M.-G. Brégent: *Introspection* (1968), J. Lesage: *Babylone - La porte du Dieu* (1992)*, W. Boudreau: *Golgotha* (1990) *Création
Église St-Jean-Baptiste (coin Rachel et Henri-Julien), mercredi 25 mars à 20h00
Rens.: 843-9305 Billets: 20\$ - 12\$

Association des organismes musicaux du Québec
EN COLLABORATION AVEC **LE DEVOIR** ET **COOPÉRATIVE "LES NUAGES"**

JACQUES BERTIN

artiste invitée: SYLVIE LALIBERTE
Dim. 08 mars 20h. 20\$. Billets en vente chez ADAMUS et au CAFE CAMPUS après le spectacle. DIMANCHE FRANCOPHONE **CAMPUS**
3315, Queen-Mary, Montréal • Tél. (514) 735-1259
Métro Côte-des-Neiges

Portrait d'un accompagnateur

Jacques Saint-Jean se lance dans le récital solo

Marie Laurier

JACQUES SAINT-JEAN a décidé de sortir de l'ombre et de voler de ses propres ailes. Il donnera un concert solo cet après-midi à la salle Tudor du magasin Ogilvy à 14 h.

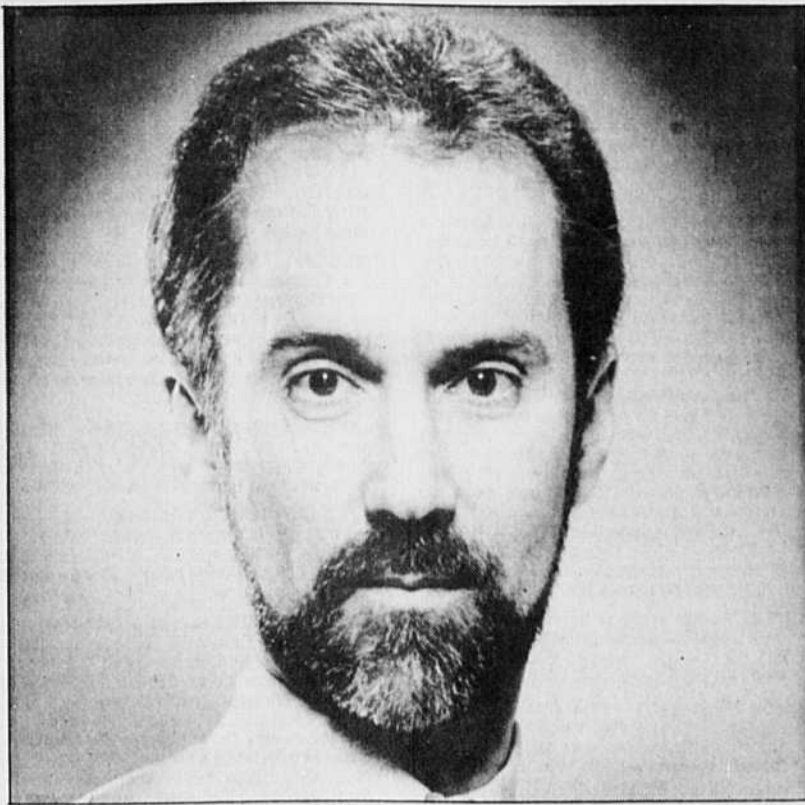
Pianiste accompagnateur depuis une quinzaine d'années, il s'est fait une spécialité de soutenir les voix et il est reconnu par les chanteurs du Québec comme un musicien professionnel sur qui repose le succès de leur prestation lyrique. La symbiose qui doit exister entre les deux artistes sur scène correspond souvent à un long et fertile échange entre eux et exige des répétitions bien structurées. Une réflexion que notre interlocuteur a bien souvent dû approfondir, lui qui voulait faire carrière comme pianiste, sans toutefois ressentir cette assurance psychologique pour se lancer seul sous les feux de la rampe, tout en possédant toutefois la formation requise. Aujourd'hui dans la quarantaine, il ose.

Ce n'est tout de même pas la première fois que Jacques Saint-Jean, diplômé en musique de l'Université Laval se produira comme soliste. Les habitués des Maisons de la culture le reconnaîtront sans doute. « Pendant les pauses des artistes que j'accompagne, et avec leur accord, je me fais le plaisir de jouer du piano et il semble que cela plaise bien au public. Mais jusqu'à ce jour je ne sentais pas l'égo assez élevé pour braver, seul, les projecteurs. »

Avec l'encouragement de ses amis et des chanteurs, et aussi de l'organisme Concerts Varia qui s'intéresse à la découverte et à la promotion des artistes, le pianiste-accompagnateur convient enfin de dominer sa timidité naturelle.

Non sans éprouver cette angoisse d'une première, « celle que tout musicien ressent lorsqu'il doit donner le meilleur de lui-même ». « Il faut dire aussi que je ne choisis pas des œuvres faciles, mais celles de l'école russe par exemple qui sont rarement interprétées et qui exigent beaucoup de virtuosité. » Pour cette première sortie publique cet après-midi, il a inscrit à son programme des œuvres de Donizetti, de Tchaïkovski, de Malcolm McDowell, de Grieg et de Liszt.

Au cours de cette entrevue au DEVOIR, Jacques Saint-Jean, s'est longuement attardé sur le rôle de l'accompagnateur qui laisse le chanteur



Jacques Saint-Jean

recueillir tous les applaudissements pendant que lui reste en retrait derrière la vedette. Ce protocole, pour ingrat qu'il soit, convient cependant au tempérament de certains artistes dont Jacques Saint-Jean est le prototype. (Et pourtant, certains d'entre eux, tels le regretté John Newmark, la merveilleuse Janine Lachance pour ne nommer que ces célèbres accompagnateurs de nos meilleurs chanteurs ont fait la preuve de l'importance de cet art de soutenir).

« Pour faire ce travail, souligne notre invité, il faut avoir une bonne connaissance des différents styles de l'art lyrique, posséder le sens de la voix, bien respirer avec le chanteur. Le chanteur s'appuie sur l'accompagnateur et inversement, et il s'établit entre eux une connivence qui doit demeurer discrète mais toujours présente. »

Parmi la « brochette » d'artistes que Jacques Saint-Jean accompagne régulièrement, il mentionne la soprano Claudine Côté, gagnante du concours Luciano Pavarotti en 1988, et ils sont nombreux ceux qui fréquentent son studio privé pour les séances de répétition. De plus, il fait

tandem avec Edgar Fruitier, ce mélomane-animateur qui sait si bien faire partager son amour de la grande musique. Avec lui, à la demande d'une agence de voyages, il a fait partie d'une tournée Mozart en Autriche l'automne dernier. Cette expérience devrait se répéter en octobre prochain tant elle fut appréciée.

Natif du comté de Kamouraska, Jacques Saint-Jean remportait en 1961 le prix des Festivals de la musique du Québec. En 1972, il obtient un baccalauréat et une maîtrise en interprétation à l'université Laval et par la suite, il prend des cours de chant et se perfectionne avec le maître Antoine Reboulot.

S'agit-il d'une vocation tardive pour ce pianiste-accompagnateur qui tente une percée d'interprète, sans filet cette fois ? C'est ce que nous pourrions constater dès cet après-midi, entre deux courses, à l'élégant salon Tudor d'Ogilvy. Ce sera la minute de vérité pour cet artiste que de nombreux admirateurs du milieu musical pressent de devenir plus « public ».

La discographie de Tamas Vasary

Tamas Vasary, Mozart :

Concertos no.17 en « sol majeur » K.453, no.21 en « do majeur » K.467, avec le Philharmonia Orchestra, dir. Tamas Vasary, Collins 10662.

Beethoven:

Sonates no.8 op.13 « Pathétique », no.14 op.27, no.23 op.57 « Appassionata », no.27 op.81a « Les Adieux », Collins 10712.

Chopin:

15 Nocturnes op.9, op.15, op.27 no.1, op.32, op.37, op.48 no.1, op.55 no.1, op.72 no.1, op.posthume en « do dièse mineur » Deutsche Grammophon 427 201-2. Les 17 Valses, Mazurkas op.7 no.1, op.67 no.3, op.68 no.2 et op.posthume en « ré majeur », Polonaise op.53 — Deutsche Grammophon 427 201-2. Concertos op.11 et op.22, avec le Berliner Philharmoniker, dir. Jerzy Semkow et Janos Kulka — Deutsche Grammophon 429 515-2.

Debussy:

Suite Bergamasque, Danse, deux Arabesques, Pour le piano, La plus que lente, L'Isle joyeuse, Masques. Deutsche Grammophon 429 517-2.

Rachmaninov:

Concertos no.1 op.1, no.3 op.30 — Deutsche Grammophon 429 715-2, no.2 op.18 et no.4 op.40 — Deutsche Grammophon 419 061-2 — avec le London Symphony Orchestra, dir. Yuri Ahronovitch.

Carol Bergeron

Tamas Vasary occupe une place importante entre Béla Bartok, Ernő Dohnanyi, Annie Fischer, György Cziffra d'une part, et d'autre part les Dezső Ranki, Zoltan Kocsis et Andras Schiff qui appartiennent à la génération des pianistes hongrois d'après-guerre. Sa carrière occidentale s'amorça au début des années soixante, soit après que la répression soviétique de 1956 l'eut obligé, lui et sa famille, à quitter définitivement la Hongrie.

Après avoir vécu en Suisse, il se fixa en Angleterre où son activité musicale se partagea entre le piano et la direction d'orchestre. De 1979 à 1982, il assumait la direction musicale du Northern Sinfonia, ce qui l'amena à travailler avec d'autres formations anglaises tel que le London Mozart

Players, le London Philharmonic, le Royal Philharmonic, le Bornemouth Symphony et le Philharmonia Orchestra avec lequel il enregistre maintenant en exclusivité chez l'éditeur britannique Collins.

Ce sont cependant les nombreux disques qu'il grava chez Deutsche Grammophon, dès le milieu des années soixante, qui lui apportèrent une certaine popularité. En Amérique du Nord, son nom fut rapidement associé au répertoire romantique, notamment à Chopin.

Né à Debreczen (petite ville universitaire) en 1933, Vasary fut conduit à Budapest où il étudia avec Dohnanyi et Kodaly. À 15 ans, il remporta le premier prix au Concours Franz Liszt. Son père ayant été démis de ses fonctions de secrétaire d'Etat, puis assigné à résidence, Tamas dut abandonner momentanément ses projets de carrière afin de subvenir aux besoins de sa famille en jouant dans des cabarets et en accompagnant des chanteurs d'opérettes.

Pendant cette période perturbée, il participa (en 1956), mais sans succès, à des concours internationaux : le Reine Elisabeth de Belgique lui valut une sixième place, derrière Vladimir Ashkenazy (premier prix), John Browning (deuxième prix) et Lazar Berman (cinquième prix); à Paris, il se classa septième au Marguerite Long. Les encouragements virent plus tard de pianistes comme Clara Haskil et Annie Fischer ainsi que de chefs hongrois comme Ferenc Fricsay et George Szell.

Enregistrés entre 1964 et 1966, les trois disques Chopin témoignent donc de ses débuts de carrière véritable. À défaut de s'y affirmer comme un grand « chopinien », Vasary y démontre une admirable maîtrise d'un style qui se veut sobre, exempt de maniérisme, fidèle aux indications du texte. En cela, ses interprétations s'inscrivent alors dans le courant des lectures dites « objectives » dont Maurizio Pollini se fera le champion.

Ce respect de la partition n'en fait pas pour autant un pianiste froid. Au contraire, ses interprétations ont une saveur poétique indéniable qui semble toujours vouloir tempérer un tempérament de virtuose qui se retient de tout excès.

Ces Chopin, en tête desquels je placerais les deux Concertos, ont été réintroduits au catalogue Deutsche

dans une collection dite économique. Identifiée sous le vocable anglais de « privilege », cette collection a également récupéré le programme Debussy publié en 1970. Mais le privilège de l'épargne ne s'accompagne, toutefois pas de celui d'une qualité technique absolue : ces repiquages, n'ont en effet pas su effacer un souffle de bande tenace qui s'accompagne même d'un certain bruit de fond en filigrane des 15 Nocturnes.

Enregistrés en 1975 et 1976, les quatre Concertos de Rachmaninov ont permis un meilleur transfert numérique, ce qui améliore considérablement la qualité de l'image sonore. Dans cette intégrale, Vasary atteint le magistral. Il embrasse ces œuvres d'un regard olympien, leur conférant ainsi une majesté qui transcende cette virtuosité, prête à l'agitation, voire à l'affolement chez tant de pianistes.

On notera que Vasary respecte le texte intégral du Troisième concerto et qu'il se mesure à la plus exigeante des deux versions de la Cadence du premier mouvement. Par ailleurs, l'entente avec le chef israélien d'origine russe Yuri Ahronovitch apporte ici le concours d'une collaboration très efficace même si certains petits détails sont ici et là négligés.

Réalisés en août (Beethoven) et en septembre (Mozart) 1989, les gravures Collins reproduisent le témoignage d'un interprète que le cinquantenaire a mûri. La mécanique pianistique demeure encore solide — bien que dans la Sonate « les adieux » les mesures 32 et 33 de l'Allegro initial lui posent, comme à plusieurs de ses collègues, quelques frayeurs — mais la compréhension des textes semble à présent l'intéresser plus que jamais.

C'est d'ailleurs un programme consacré à quatre Sonates de Beethoven (les op.26, 101, 49 no.2 et 57 « Appassionata ») que le pianiste hongrois interprétera lundi au Théâtre Maisonneuve, au prochain concert de la société Pro Musica.

À côté de cet excellent disque Beethoven, on appréciera sans doute les deux Concertos de Mozart où le soliste agit également comme chef d'orchestre. Une approche très intelligente et très mesurée qui donne cependant une image un peu circonfuse de cette musique qui s'accommode volontiers d'un plus grand raffinement de la sonorité.

D'APRÈS PROCHAIN ÉPISODE

«...Le corps est souple, le souffle fervent. Forger y met de l'âme, de l'énergie et un contrôle qui est le fruit d'enviables ressources. Jean Se-Hilaire, Le Soleil»

D'APRÈS PROCHAIN ÉPISODE DE HUBERT AQUIN

MISE EN SCÈNE **MARC DUNLAY**
INTERPRÉTATION **ÉRIC FORGET**
UNE PRODUCTION É SKÉNÉ

DU 11 AU 22 MARS
MERCREDI AU SAMEDI 20H30
DIMANCHE 16H00
RELÂCHE LUNDI ET MARDI

espace **la veillée** 12 \$ (prix spécial unique)
1371, Ontario est, réservations 526-6582

SYLVIE DRAPEAU et LUC PICARD

Traces d'étoiles
de Cindy Lou Johnson
traduction Maryse Warda, mise en scène Pierre Bernard

avec les concepteurs Michel Beaulieu, Méridith Caron, Daniel Castonguay, Roxanne Henry et Catherine Gadouas

du 16 MARS au 11 AVRIL 1992
mardi à samedi 20h00, dimanche 15h00

THÉÂTRE DE QUAT'SOUS
100 AVE. DES PINS EST
RÉSERVATIONS: 845-7277

VENTE CHEZ ADMISSON (514) 522-1245

L'ENSEMBLE ARION

Concert de musique ancienne aux instruments d'époque

LE VENDREDI 13 ET LE SAMEDI 14 MARS 1992 À 20 H

LES FORMES DE L'AMOUR
Avec ODETTE BEAUPRÉ, mezzo-soprano et L'ENSEMBLE ARION dans un concert de cantates signées Vivaldi, Haendel et Bach
Soirée animée par Edgar Fruitier

UN SIÈGE RÉSERVÉ POUR SEULEMENT 18 \$ (ÉTUDIANT-E ET AÎNÉ-E : 12 \$)
À la salle Redpath de l'Université McGill
3461, rue McTavish (metro Peel)

355 - 1825
Les Arts du Maurier Ltée

DANSE PARTOUT

Directeur artistique **LUC TREMBLAY**

Prix d'excellence 1991 Ville de Québec

14 mars 1992 20 heures Québec

17-18-19-20-21 mars 1992 20 heures Montréal

L'AGORA DE LA DANSE
840, CHERRIER EST METRO SHERBROOKE (514) 525-1500

BILLET EN VENTE DANS LE RÉSEAU Billetech

Commandes téléphoniques: 670-9011

SRC Télévision

VENTE CHEZ ADMISSON (514) 522-1245

PRO MUSICA

SÉRIE ÉMERAUDE

TAMÁS VÁSÁRY
pianiste

Beethoven (op. 26, op. 101, op. 49 no 2, op.57)

Lundi le 9 mars à 20 heures

Collaboration d'Alcan

LES «BOUFFES-CAUSERIES» DU CAFÉ DE LA PLACE
À 18h30; l'entrée est libre et gratuite.
On peut se procurer un casse-croûte sur place.
Billets: 17\$-13\$-8\$ étud. (TPS en sus)
Pro Musica, 845-0532

Théâtre Maisonneuve Place des Arts

Réservations téléphoniques: 514 842 2112. Frais de service. Redevance de 1\$ (+ T.P.S.) sur tout billet de plus de 10 \$.

La Philharmonie des Vents du Québec
Direction artistique : Alain Cazes

MUSIQUE DES AMÉRIQUES

Concert Esso
soliste invité **Philip Smith**
trompette solo du New York Philharmonic

16 mars 1992, 20h00
Place des Arts
Théâtre Maisonneuve

Billets : 20\$, (10\$ étud., âge d'or, groupe de 25 et plus)
45\$ (prix famille : 2 adultes, 2 enfants), TPS incluse

Théâtre Maisonneuve Place des Arts

Réservations téléphoniques: 514 842 2112. Frais de service. Redevance de 1\$ (+ T.P.S.) sur tout billet de plus de 10 \$.

Esso L'Impériale

ARTS VISUELS

La peinture est toujours légitime

Dominique Sarrazin

Galerie Graff
963, rue Rachel est
Jusqu'au 15 mars

Jean Dumont

DE PLUS en plus nombreux sont aujourd'hui, et c'est heureux, les artistes qui affirment avec force la légitimité de la peinture. Cette affirmation justifiée, souvent d'ailleurs moins optimiste et joyeuse qu'elle voudrait le faire croire, pose pourtant un problème particulier. Parler, en effet, de la légitimité de la peinture, c'est penser à la possibilité, dans un moment donné de l'histoire, de son illégitimité. Or l'idée de cette possibilité, ou peut-être même de cette réalité, paraît avoir été circonscrite au milieu même des pratiquants de la peinture.

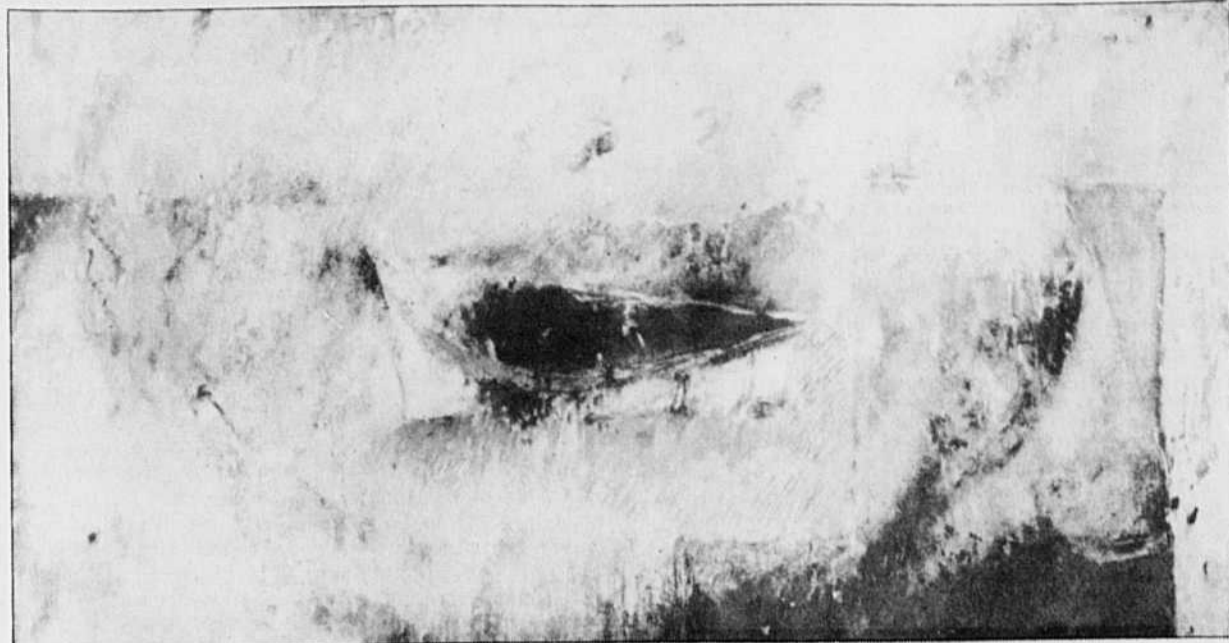
Ne jouons pas les innocents: les peintres ne souffrent pas de paranoïa aiguë, s'il se sont sentis menacés c'est que le milieu de l'art dans son ensemble, et les institutions en particulier qui le composent, enseignement, musées, galeries, jurys, discours critiques, etc., ont eu des attitudes et des réactions qui pouvaient, peut-être, laisser penser aux artistes qu'ils s'accrochaient, avec la peinture, à une forme dépassée, épuisée même, d'expression.

Le problème naît du fait que nombre de témoins de la scène artistique actuelle de l'art, dont je suis, n'ont pas interprété les signaux émis par ces instances comme une condamnation de la peinture. Bien sûr, nous avons vu prendre place, aux côtés de la peinture, et lui disputer les espaces, l'intérêt et les cimaises, la vague minimaliste, celle du conceptuel, puis celle de l'installation. Bien sûr aussi, la mode aidant, et la facilité de la pente, ces manifestations se sont multipliées au-delà de l'importance intrinsèque du phénomène. Il ne faut

pourtant pas oublier que les manifestations de la mode ne font que répéter le fait de la mode; elles ne disent jamais la vérité ou l'importance du modèle.

S'il en est une attitude, aussi commune que dommageable, en art, c'est bien, dans la locution « forme d'expression », de mettre l'accent instinctivement sur la forme, plutôt que sur les idées exprimées. J'ai bien l'impression que des réactions comme la montée de l'art conceptuel ou de l'installation, répondaient beaucoup plus à ce que sous-tendait ou exprimait l'objet-peinture, qu'à la peinture en elle-même. On pourrait dire la même chose aujourd'hui du rejet des excès de cet art certain formalisme. C'est beaucoup plus la théorie de ces excès qui est condamnée que la peinture au moyen de laquelle elle est pensée. Les notions de marché, d'indépendance de l'art, de tradition, de représentation, de transcendance, d'idéalisme, d'élitisme, et bien d'autres, n'ont rien à voir avec le médium-peinture, mais tout à voir avec ce que l'on lui fait dire et la façon dont on l'utilise.

Tout ceci pour vous convaincre qu'il est parfaitement actuel d'aller voir les expositions des deux artistes dont les oeuvres ont suscité cette dérive. Dominique Sarrazin expose, à la Galerie Graff, une toute nouvelle série de tableaux qui arguent bien de la maturité montante de cette jeune artiste. Son exposition de l'an dernier, à la Maison de la culture Côte-des-Neiges, constituait l'une des exigences de sa maîtrise en arts plastiques. J'avais été alors enchanté par l'intelligence de son propos, qui lui permettait, sans que le spectateur le soupçonne au premier abord, de mettre au service d'un art extrêmement personnel, tout l'héritage de la peinture du passé.



Détails de *Exhaure*, acrylique et collage sur toile de Dominique Sarrazin.

Le jeu consistait, pour chacun de nous, à découvrir à la surface de ces toiles apparemment abstraites, au-delà des collages qui en démentaient la sagesse, les éléments appartenant aux conventions du tableau traditionnel, la notion de plan par exemple, celle de fond ou d'horizon, pour s'apercevoir, immédiatement après en avoir pris conscience, que ces éléments étaient employés, en fait, pour nier la tradition — non la renier — en affirmant l'existence et la légitimité, justement, d'une nouvelle peinture. La très grande dimension des tableaux, les couleurs vives, les effets de glacis et de transpa-

rence, les masses sombres, souvent centrales, tout concouraient à retenir le spectateur en face des toiles, en une sorte de complexité d'esprit avec l'artiste, une familiarité de savoir.

L'évolution, dans son exposition actuelle, est surprenante. Je ne peux mieux résumer mon impression qu'en disant que si, devant les pièces de l'an dernier nous tombions en phase avec « l'artiste » Dominique Sarrazin, celle de cette année nous rendent complice de la « personne » Dominique Sarrazin. La différence est ressentie comme l'inversion d'une prédominance entre l'intelligible et le sensible, entre le jeu for-

d'une réserve de la peinture, au gré du déroulement de l'oeuvre, totalement inconnues, et perçues pourtant comme familières. Ces formes ne signalent plus l'histoire, elles donnent accès à la profondeur de l'oeuvre.

Il ne faut pas voir dans ce changement dans l'oeuvre de Dominique Sarrazin, un manque quelconque de cohérence, au contraire. J'ai choisi de mettre l'accent sur l'importance donnée, dans les nouvelles toiles, à la facette sensible de l'intelligence, mais il s'agit bien là d'un accent. Il ne signale ni reniement ni abandon, mais l'enrichissement de la pensée.

Est-il nécessaire d'ajouter que devant cette offre sensible de l'artiste, le spectateur réagit de la même manière: l'histoire qu'il bâtit à la surface tranquille des toiles n'est plus celle d'un savoir, mais son histoire propre. Enchantement de cette complexité à ne pas manquer.

Rectificatif

Samedi dernier, 29 février, dans la photo d'ensemble qui coiffait les expositions conjointes de Britta Klingenstierna et d'Hélène Goyette, à la Galerie dare-dare, une erreur s'est glissée dans l'attribution des oeuvres. Les cercles civilisés sont une oeuvre de Britta Klingenstierna. Toutes nos excuses.

mel et la matière. Il faut parler aujourd'hui de la « pâte » des tableaux, faite de poudre de marbre et d'acrylique. De cette matière dont les tons pâles font penser inévitablement à l'erre, et les grattages et les grattages aux premières traces de l'homme. Il faut noter l'appartenance à la surface des toiles, de ces formes qui naissent

JEAN-MARIE DELAVALLE
Dessins monochromes 1982- 1992
du 7 mars au 18 avril
GALERIE KÔ-ZEN
532 EST, RUE DULUTH
MONTREAL H2L 1A9 - 842-0342

RIOPELLE
peintures récentes
jusqu'au 26 mars 1992
WADDINGTON & GORCE INC.
2155 rue Mackay
Montréal, Québec
Canada H3G 2J2
Tél.: (514) 847-1112
Fax: (514) 847-1113

JEAN LAMOUREUX
du 8 au 15 mars 1992
Huiles récentes
vernissage dimanche
le 8 mars à 13 h
en présence de l'artiste
« Sérénité » 40" x 60"
Maison d'Art St-Laurent
742, boul. Décarie, Ville St-Laurent
Tél.: (514) 744-6683
HEURES D'OUVERTURE: Mar., Mer., 10h à 18h—Jeu., Ven., 10h à 19h30—Sam., 10h à 17h—Dim., 13h à 17h

EXPOSITIONS

Ateliers et galeries

ARTES: 102 ouest Laurier, Montréal (271-1211)—Oeuvres de Chiemakin, Cullen, Lapierre, Riopelle, Tobiasse, Weisbuch et bronzes de Varalla
ARTICULE: 15 ouest Mont-Royal, Montréal (842-9686)—Installation vidéo de Denise Hawryso, du 15 fév. au 15 mars
ATELIER CIRCULAIRE: 40 est Molère, 4e étage, Montréal (272-8874)—Oeuvres de François Vincent, du 1er au 20 mars
ATELIER-GALERIE GUILDE GRAPHIQUE: 9 ouest St-Paul, Vieux-Montréal (844-3438)—Oeuvres originales sur papier, intaglio de Richard Lacroix, techniques mixtes de Lyne Bastien, jusqu'au 15 mars
AXE NIO-7: 205 Montcalm, Hull (819-771-2122)—Oeuvres de Shelagh Keely, du 5 au 29 mars
LE BALCON D'ARTS: 650 rue Notre-Dame, St-Lambert (466-8920)—Exposition permanente des oeuvres de Aoytte, Bertouneque, Brunoni, Cosgrove, Del Signore, Hudon, Tiengo, et plusieurs autres
BAR LA CERVOISE: 4457 St-Laurent, Montréal (843-6586)—Oeuvres de l'artiste peintre Mady, jusqu'au 11 mars
B-312 ÉMERGENCE: 372 ouest Ste-Catherine, ste 312, Montréal (874-9423)—Oeuvres de Guy Lapointe et Jean Pelchat, du 7 au 28 mars
CENTRE DES ARTS CONTEMPORAINS DU QUÉBEC À MONTREAL: 4247 St-Dominique, Montréal (842-4300)—Sculptures de André Bergeron, du 19 fév. au 13 mars
CENTRE SAÏDYE BRONFMAN: 5170 chemin Côte-Ste-Catherine, Montréal (739-2301)—Installation de Ilana Isehayek, du 19 fév. au 19 mars
CENTRE COPIE-ART: 813 est Ontario, Montréal (523-4830)—Le tiror, édition limitée info/électroacoustique, 12 artistes, et création musicale électroacoustique, du 11 mars au 4 avril
CENTRE DE DESIGN DE L'UOAM: 200 ouest Sherbrooke, Montréal (987-3395)—1.000 symboles du Québec: l'image de nos entreprises, du 27 fév. au 5 avril, mer. au dim. de 12h à 18h
CENTRE D'EXPOSITION CIRCA: 372 ouest Ste-Catherine ste 444, Montréal (393-8248)—Oeuvres de R. Campbell, J. Danylichuk, E. Kelyan et S. Voyer, du 29 fév. au 4 avril
CENTRE D'EXPOSITION DU VIEUX PALAIS: 185 du Palais, St-Jérôme (432-7171)—Oeuvres de Yolande Brouillard, Gertrude Bertrand et Madeleine David-Chagnon, du 8 mars au 16 avril
CENTRE D'HISTOIRE DE MONTREAL: 335 place d'Youville, Montréal.—« Le feu sacré » le maître de pomper à Montréal de 1642 à 1992, du 14 janv. au 3 mars
CENTRE INTERCULTUREL STRATHEARN: 3680 Jeanne-Mance, Montréal (872-9807)—4 dessinateurs d'humour et l'environnement: Marc, Kara, Pjjet et Yayo, jusqu'au 13 mars, mar. au dim.
LA CHAMBRE BLANCHE: 185 est Christophe-Colomb, Québec (418-529-2715)—Résidence d'artiste, Deborah Margo, jusqu'au 15 mars—Installation d'artistes gaspésiens, jusqu'au 8 mars
CHAPELLE HISTORIQUE DU BON-PASSEUR: 100 est Sherbrooke, Montréal (872-5338)—Gilles Gould 1988, exposition en collaboration avec la Bibliothèque nationale du Canada, du 12 janv. au 15 mars, mar. au dim.
COMPLEXE DU CANAL LACHINE: 4710 St-Ambrose, Montréal (935-1291)—Galerie Bleue, Edward Aoki et Cameron Skene, jusqu'au 27 mars—Galerie Verte Étudiants en photographie de Concordia, du 16 au 27 mars
DAZIBAO: 279 ouest Sherbrooke, espace 311C, Montréal (845-0963)—Oeuvres de Richard Baillargeon, du 22 fév. au 22 mars, mer. au dim. 12h à 17h.

ESPACE VERRE: 1200 McGill, Montréal (933-6849)—Oeuvres de M. Caeoer, R. Doak, A. Fournier, R. Hal, F. Leblanc, G. Martin, J. Poirier et R. Sandilands, jusqu'au 31 mars
GALERIE D'ART DE BOUGAINVILLE: 4511 St-Denis, Montréal (848-2400)—Oeuvres récentes de Raymond Duchesne, du 8 au 18 mars
GALERIE D'ART CONCORDIA: 1455 ouest de Maisonneuve, Montréal (848-3494)—Robert Ayre: le critique face à la collection, du 5 mars au 18 avril
GALERIE D'ART OBSERVATOIRE 4: 2019 rue Moreau, local 203B, Montréal (521-5955)—Oeuvres de Alex Gelehrter, du 28 fév. au 22 mars, mer. au dim. de 11h à 17h
GALERIE D'ART STEWART HALL: 176 Bord du Lac, Pointe-Claire—Paysages de David McMillan et de Gary Wilson, oeuvres récentes en acier de Erwin Regler, du 22 fév. au 22 mars
GALERIE BROCARD: 2691 Curé Labelle, Prévost (1-224-4294)—Liquidation en permanence de Aoytte, Cosgrove, Masson, Riopelle et plus de 100 artistes canadiens, ven. au dim. de 10h à 18h
GALERIE DU CENTRE: 250 St-Laurent, St-Lambert (672-4772)—Oeuvres de Marc Ledoux, du 19 fév. au 16 mars
GALERIE CHRISTIANE CHASSAY: 20 ouest Marie-Anne, Montréal (284-2631)—Oeuvres de George Sugarman et David Winter, jusqu'au 21 mars
GALERIE CITRON: 1875 ouest boul. René-Lévesque, Montréal (939-0809)—Oeuvres de Noreen Mallory, jusqu'au 21 mars
GALERIE CLARK: 1591 rue Clark, 2e étage, Montréal (288-4972)—Oeuvres de Arthur Monk et Yvon Proulx, du 5 au 29 mars
GALERIE DAN DELANEY: 318 ave Victoria, Westmount (484-4691)—Oeuvres de Mary Hayes, du 25 fév. au 10 mars
GALERIE ELCA LONDON: 1616 ouest Sherbrooke, Montréal (931-3646)—Oeuvres de Laurent Bouchard « Airlocat », du 7 au 26 mars, du mar. au sam. de 12h à 17h
GALERIE L'EMPREINTE: 272 est St-Paul, Vieux-Montréal (861-4427)—Oeuvres de Georgette Craic et de Sara Mills, du 15 fév. au 16 mars
GALERIE ESTAMPE PLUS: 49 St-Pierre, Québec (418-694-1303)—Oeuvres de Vivian Gotheim, du 8 mars au 1er avril
GALERIE GRAFF: 963 est Rachel, Montréal (526-2616)—Oeuvres récentes de Dominique Sarrazin, du 13 fév. au 15 mars
GALERIE HORACE: 74 Albert, Sherbrooke (819-821-2326)—Oeuvres de Denise Bouchard, sculptures de Gilles Payette, du 6 au 29 mars
GALERIE SAMUEL LALLOUZ: 372 ouest Ste-Catherine, ste 528, Montréal (399-9806)—Salles 1-2: Oeuvres de John McEwen—Salle 3: Oeuvres de René Pierre Allain, du 15 fév. au 28 mars
GALERIE MADELEINE LACERTE: 1 Côte Di-nan, Québec (418-692-1566)—Oeuvres récentes de Lynda Bruce, du 1er au 18 mars
GALERIE LIEU OUEST: 372 ouest Ste-Catherine, ste 523, Montréal (393-7255)—Oeuvres de Robert Bedard, du 7 mars au 4 avril
GALERIE LUMIÈRE NOIRE: 3575 St-Laurent, bur. 222, Montréal (845-1478)—Exposition Lumière du Jour — Lumière Noire, jusqu'au 5 avril
GALERIE MICHEL-ANGE: 430 Bonsecours, Vieux-Montréal (875-8281)—Oeuvres de Aoytte, Barbeau, Bellefleur, Dallaire, Fortin, Gagnon, Lemerle, Richard et Riopelle
GALERIE MONTCALM: Maison du Citoyen, 25 rue Laurier, Hull (819-595-7488)—Oeuvres de Tintum Lau, du 5 mars au 5 avril
GALERIE OBSERVATOIRE 4: 2019 Moreau ste 203B, Montréal (521-5955)—Oeuvres de Alex Gelehrter, jusqu'au 22 mars
GALERIE FRÉDÉRIC PALARDY: 307 ouest Ste-Catherine, Montréal (844-4464)—Oeuvres récentes de Normand Paradis, jusqu'au 11 mars
GALERIE PINK: 1455 ouest Notre-Dame, Montréal (935-9851)—Gérald Godin, Souvenirs 1987-1992, exposition d'oeuvres collaborative de la poésie de Gérald Godin et la photographie de Gordon Shepard, du 26 fév. au 15 mars

GALERIE BARBARA SILVERBERG: 2148 MacKay, Montréal (932-3987)—Artistes de la galerie, jusqu'au 10 mars
GALERIE SKOL: 279 ouest Sherbrooke, ste 311A, Montréal (842-4021)—Oeuvres de François Vallée, du 7 au 29 mars
GALERIE TROIS POINTS: 307 ouest Ste-Catherine ste 555, Montréal (845-5555)—Oeuvres de Suzanne Zellevesque, du 4 au 28 mars
GALERIE UNIVERSITÉ DE MONTREAL: 2332 Édouard-Montpetit, 4e étage, Montréal—Oeuvres de J. Fautoux, N. Garneau, Y. Godcharles, F. Guyaux et G. Lamothé, du 5 au 19 mars
GALERIE UOAM: Pavillon Judith-Jasmin, 1400 Berr, Montréal (987-8401)—Salle J-R 120: Singulier/Piurieux, oeuvres de 8 professeurs et 6 étudiants à la maîtrise en arts plastiques, du 6 mars au 5 avril—Oeuvres de Paulette-Marie Sauvé, du 6 au 22 mars
GALERIE JEAN-PIERRE VALENTIN: 1434 ouest Sherbrooke, Montréal (849-3637)—Oeuvres de Riopelle, Suzor Côté, Borduas, Pellan, Fortin, Tanobe, Joubert, et autres
GALERIE VERRE D'ART: 1428 ouest Sherbrooke, Montréal (832-3896)—Oeuvres de Sheila Crichton et Sherry Pribik, du 3 au 24 mars
GALERIE VERTICALE: 1897 ouest Dagenais, Lal (628-8684)—Oeuvres de Louise Prescott, jusqu'au 15 mars, mer. au dim. de 12h à 18h
GALERIE DE LA VILLE: 12001 de Salaberry, Dollard-des-Ormeaux (584-1010)—Le passé et le futur, exposition de techniques variées par plusieurs artistes, du 5 fév. au 15 mars
INSPECTEUR ÉPINGLE: 4051 St-Hubert (coin Duluth), Montréal (598-7764)—Plein Art Hallien du 26 janv. au 15 fév.—Installation-sculpture de Luc Baril, du 16 fév. au 7 mars
INSTITUTO ITALIANO DI CULTURA: 1200 ave Docteur Penfield, Montréal—Exposition d'objets de design de la sculpture et designer Federica Marangoni, du 9 au 27 mars
MAISON DES ARTS DE LAVAL: 1395 ouest boul. de la Concorde, Laval (662-4442)—Salle Pelan: Oeuvres de Ginette Lefebvre, du 6 mars au 5 avril
MAISON D'ART ST-LAURENT: 742 boul. Décarie, Montréal (744-6683)—Huiles récentes de Jean Lamoureux, du 8 au 15 mars
MAISON RADIO-CANADA: 1400 est René-Lévesque, Montréal (597-6015)—Salle Raymond-David: Oeuvres de Shui-Bo Wang, du 9 au 17 mars
MICHEL TÊTREALT ART CONTEMPORAIN: 1132 Baudry, Montréal (521-2141)—Oeuvres de Nathalie Caron—Oeuvres de Fabrizio Perozzi, du 21 fév. au 21 mars
OBSCURE: 729 Côte d'Abraham, Québec (418-529-3775)—Oeuvres de Diane Létourneau, du 27 fév. au 22 mars
OCURRENCE ESPACE D'ART: 911 est Jean-Talou, bureau 39, Montréal—Oeuvres de P. Bossonnet, M.A. Cossette, Evergon, J.F. Cantin, G. Dyens et M.C. Mathieu, du 4 mars au 5 avril
L'OEIL DE POISSON: 25 ouest boul. Charest, Québec—Installation de Louise Lefebvre, jusqu'au 8 mars
OPTICA: 3981 St-Laurent ste 501, Montréal (287-1574)—Installation vidéo de Marie-France Girardou, jusqu'au 22 mars
PAVILLON DES ARTS DE STE-ADELE: 1364 chemin Ste-Marguerite, Ste-Adèle (229-2586)—Oeuvres de Marcel Barbeau, du 8 fév. au 8 mars
WADDINGTON AND GORCE INC.: 2155 MacKay, Montréal (847-1112)—Oeuvres de Riopelle, du 29 fév. au 26 mars

que vue par Nadia Assimpoulos, du 23 fév. au 22 mars
MAISON DE LA CULTURE CÔTE-DES-NEIGES: 5290 Côte-des-Neiges, Montréal—Pensée/Bête, dessins et peintures de Arnaud Gosselin, du 13 fév. au 14 mars—Rupture, exposition de groupe d'artistes de Lanaudière, du 21 fév. au 18 mars—Tableaux récents de Jocelyn Jean, du 20 mars au 26 avril
MAISON DE LA CULTURE FRONTENAC: 2550 est Ontario, Montréal—Notes sur le cinéma: graphiques, photographes de tournage 1981/1991, photographes de Bertrand Carrière, du 10 fév. au 8 mars—Sculptures de Guernio Ruba, du 19 fév. au 22 mars—Installation de Yves Blais et Violette Michaud, du 25 mars au 26 avril
MAISON DE LA CULTURE MARIE-UGUAY: 6052 boul. Monk, Montréal—Exposition de costumes de théâtre des productions Bourrées de Complexe, du 8 mars au 12 avril
MAISON DE LA CULTURE MERCIER: 8105 Hochelaga, Montréal—Oeuvres de Angèle Verret et Michel Bricault, du 1er au 31 mars—Photographies de Diane Trépanier, du 18 au 31 mars
MAISON DE LA CULTURE NOTRE-DAME-DE-GRACE: 3755 Botrel, Montréal—Portraits visions et versions, exposition de 7 peintres sur le thème du portrait, du 13 fév. au 15 mars—Histoire d'os, exposition qui traite de la technologie de l'os chez les Inuits et les Amérindiens, d'hier à aujourd'hui, du 4 mars au 2 avril—Exposition qui retrace les outils qui ont permis à l'humanité de mesurer la fuite du temps, du 19 mars au 26 avril
MAISON DE LA CULTURE PETITE PATRIE: 6706 DeLormier, Montréal—Le Bestiaire des Tipaw, présenté par Vues d'Afrique, du 21 fév. au 15 mars—Installation de Jacques Després, du 24 mars au 19 avril
MAISON DE LA CULTURE DU PLATEAU MONT-ROYAL: 465 est Mont-Royal, Montréal—Oeuvres de Joceline Chabot, du 28 fév. au 22 mars

Musées
MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS: Château Dufresne, angle Sherbrooke et Pie 1X, Montréal (259-2575)—Le monde de Babar: dessins et aquarelles par Jean et Laurent Brunhoff, jusqu'au 8 mars, mer. au dim. de 11h à 17h
MUSÉE D'ART ST-LAURENT: 615 boul. Ste-Croix, St-Laurent (747-7367)—Arts anciens et traditions artisanales du Québec • exposition permanente
MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTREAL: 1379 ouest Sherbrooke, Montréal (885-1800)—Pavillon Jean-Noël Desmarais: Snoopy entre au Musée, du 31 janv. au 29 mars—Chefs-d'oeuvre du Musée Guggenheim, du 4 fév. au 26 avril—Collection permanente—Ouvert du mar. au dim. de 11h à 18h, les mer. et sam. jusqu'à 21h—Pavillon Benajah Gibb: L'architecture de Edward et W.S. Maxwell, du 13 déc. au 22 mars—Paysages d'hiver au Québec (1850-1950) du 13 déc. au 22 mars—Rafraîchissement de l'esprit: récipients à vin et à thé d'Orient, du 13 déc. au 22 mars
MUSÉE DE LA CIVILISATION: 85 Dalhousie, Québec (418-643-2150)—Objets de civilisation • exposition permanente — La barque à voile • exposition permanente — Mémoires • exposition permanente — Messages, exposition sur les moyens de communication entre les individus et les sociétés, en permanence
MUSÉE MARC-AURÉLE FORTIN: 118 St-Pierre, Montréal (845-6108)—Oeuvres de Marc-Aurèle Fortin en permanence—Ouvert du mar. au dim. de 11h à 17h, sauf le lundi, visite commentée pour groupes en semaine sur réservation, le dimanche à 14h 30
MUSÉE DU QUÉBEC: 1 ave Wolfe-Montcalm, Québec (418-643-2150)—La Collection du Musée, exposition permanente—Oeuvre de David Moore, dans la Tourle du Pavillon Baillarge—Entre murs et nuages • le jardin de Paul Lacroix, du 30 juin au 31 mars 1992—La décennie de la métamorphose, exposition collective, du 22 janv. au 24 mai—La sculpture abstraite aux États-Unis, 1930-1970, du 29 janv. au 22 mars

CHEFS-D'OEUVRE DU MUSÉE GUGGENHEIM
4 février - 26 avril 1992
Pavillon Jean-Noël Desmarais
De Braque à Brancusi, de Modigliani à Giacometti, de Kandinsky à Léger, de Picasso à Pollock, 97 peintures et sculptures tracent un éblouissant panorama de l'art moderne. Une exposition organisée par le Solomon R. Guggenheim Museum, New York, et présentée à Montréal pour la première fois.
Jusqu'au 22 mars 1992
EDWARD & W.S. MAXWELL
Pavillon Benajah Gibb
Maquettes, dessins, croquis et photographies retracent l'histoire des frères Maxwell, ces architectes à qui l'on doit plusieurs édifices remarquables, dont le pavillon 1912 du Musée des beaux-arts de Montréal.
Paysages d'hiver du Québec 1850 - 1950
Jusqu'au 22 mars 1992 Pavillon Benajah Gibb 35 tableaux de la Collection permanente d'art canadien illustrent des scènes hivernales.
Rafraîchissement de l'esprit : récipients à vin et à thé d'Orient
Jusqu'au 22 mars 1992 Pavillon Benajah Gibb Quelque 80 pièces de la collection d'art oriental (bols, coupes, jarres, bouteilles) montrent la diversité et le raffinement de ces récipients anciens.
Activités éducatives et culturelles
Visites commentées
présentées en collaboration avec l'Association des guides bénévoles:
• **Coup d'œil :** découverte du nouveau pavillon en français, 13 h • en anglais, 11 h tous les mercredis
• **Chefs-d'oeuvre du Musée Guggenheim**
Pavillon Jean-Noël Desmarais en français, 11 h • en anglais, 13 h tous les mercredis
• **L'Architecture de Edward & W.S. Maxwell**
Pavillon Benajah Gibb en français, 11 h • en anglais, 13 h tous les mercredis
Accès libre, avec le billet d'entrée au Musée. En complément, **Le mille carré du Musée**, un diaporama commenté présenté tous les mercredis, en français, 13 h • en anglais, 11 h
Ciné-Snoopy
Un programme de films présentés à l'Auditorium Maxwell-Cummings les samedis 15, 22, 29 février et 14, 21, 28 mars
Renseignements : (514) 285-1600
Symposium sur l'architecture des frères Maxwell et leur époque
Quatre conférences par D.B. Hanna, S. Wagg, F. Gagnon-Pratte et R. Pepall. Auditorium Maxwell-Cummings. Pavillon Benajah Gibb. Le dimanche 16 février 1992, à 13 h 30. Accès libre.
Dimanches-Eso : Expositions-jour, jeux-découvertes, jeux de piste • partez, ces trouvailles en famille! Endroit : Carrefour Pavillon Jean-Noël Desmarais. Heures : 13 h, 14 h, 15 h, 16 h. Accès libre avec le billet d'entrée; laissez-passer distribués à l'accueil.
Le Musée est ouvert du mardi au dimanche, de 11 h à 18 h, le mercredi et le samedi jusqu'à 21 h
Musée des beaux-arts de Montréal Pavillon Benajah Gibb 1379, rue Sherbrooke ouest Pavillon Jean-Noël Desmarais 1380, rue Sherbrooke ouest Accès : autobus 24 ou métro Guy-Concordia Information : (514) 285-2000
Devenez Amis du Musée et bénéficiez de l'entrée gratuite en tout temps.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTREAL
OUVERT SUR LA VILLE

ARTS VISUELS

Dans les entrailles de la matière

**Anselm Kiefer :
Operation Sea Lion**

Réalisateur : Christopher Swayne, 1991
Grande-Bretagne, 58 mm, en anglais (Carrefour de la création, en compétition)
Ce soir, Goethe Institut, à 20 h.

Vivienne Westwood

Réalisatrice : Gillian Greenwood, 1990
Allemagne, Grande-Bretagne, 55 mm, en anglais
(Trajectoires, en compétition, jurys associés)
Ce soir, Cinéma Parallèle, 22 h.

Marie-Michèle Cron

LA MISSION « Lion des mers » cette prétendue conquête de la Grande-Bretagne par le IIIe Reich, n'a jamais eu lieu et un bateau nage dans une baignoire. Anselm Kiefer a un humour caustique, un oeil qui décape et désinfecte cette période noire de l'Allemagne stigmatisée par douze années de terreurs nazies, alourdie par un passé qui n'en finit pas de s'exorciser dans les oeuvres denses et riches de ce grand artiste pudique et solitaire. Anselm Kiefer se tient loin



FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM SUR L'ART

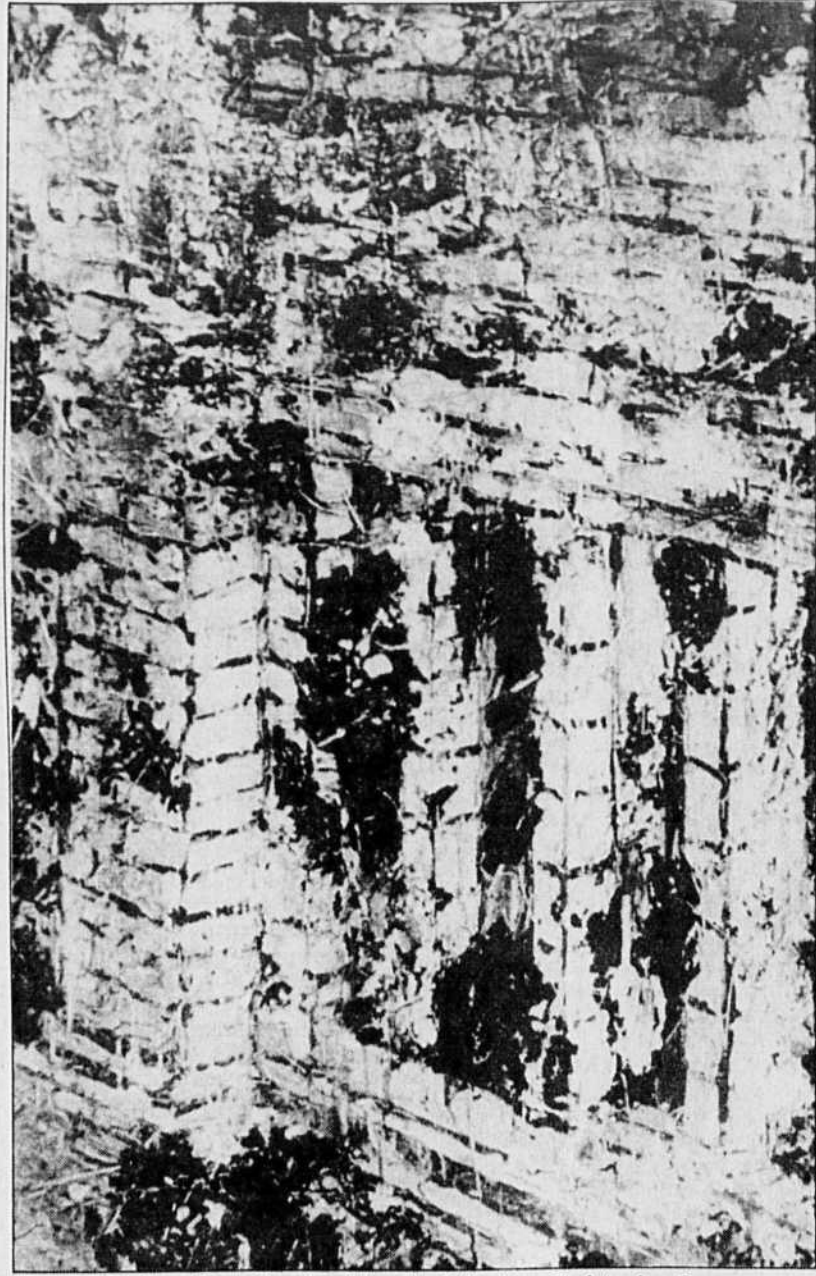
des caméras mais grâce au réalisateur Christopher Swayne qui jamais ne vient bousculer sa pensée, nous avons aujourd'hui l'occasion de l'écouler et de le suivre dans les dédales de sa peinture, dans un film troublant qui alterne documents d'archives et commentaires percuteurs sur la mythologie antique et juive, sur les poètes et intellectuels refoulés et ensevelis par la mémoire aveuglée, sur l'art et la condition humaine. Ne pensez pas cependant que cette oeuvre grandiose dans tous les sens du terme (ses tableaux sont gigantesques) soit morbide et chargée de pathos : Kiefer ne renie pas l'histoire de son pays auquel il est profondément attaché, il en est plutôt l'observateur acharné, creusant toujours plus dans les entrailles de la matière, la vision cauchemardesque et apocalyptique du monde. Qu'aurait-il fait en 38-40 alors qu'Hitler haranguait les foules hypnotisées ? se demande-t-il. (Il est né en 1945).

Kiefer transfère ses raisonnements existentiels et les réactions épidermiques de ses observations dans un travail lézardé de cicatrices, très texturé, où la nature romantique est contaminée par les menaces qui pèsent sur elle. Vues aériennes de villes bombardées, architectures en ruine, paysages en deuil, tout concorde ici à composer la trame solide et serrée d'un regard lucide qui ne juge pas et nous met en garde contre de hâtives interprétations. Que ce soit dans son studio-usine où les as-

sistants se battent avec la matière et où les toiles pendent comme les rideaux d'une scène ouverte sur l'avenir, que ce soit dans cette fabrique de briques qu'il s'est appropriée et qu'il a laissée dans son état originel, cet alchimiste du XXe siècle nous catapulte dans un univers géologique et pictural labouré, pétri par l'eau, l'air, le feu, la terre. À Amsterdam, au Stedelijk Museum où Kiefer présentait une exposition, un avion git par terre : dedans, un serpent. Alors Kiefer creuse des trous dans le sable et cache des dents humaines pour faire naître une nouvelle vie. Car par ce geste symbolique et thérapeutique qui rappelle celui de Beuys dont il a déjà été l'élève, il nous demande de ne pas oublier. Pour ne pas recommencer à réveiller les vieux démons que l'histoire, liquide et fluctuante, s'ingénie à déterrer. Mais peut-être est-il déjà trop tard. Ne voit-on pas actuellement le spectre du fascisme se profiler sur une Europe désenchantée ? À voir absolument.

☆☆☆

Vivienne Westwood est la grande prêtresse de la mode en Grande-Bretagne. À voir et entendre cette petite bonne femme qui ressemble à Margaret Thatcher se prêter aux bonnes grâces de l'entrevue, on se dit qu'elle aurait bien pu habiter dans la banlieue de Londres, entre un aspirateur et une bande de marmots braillards. Mais non, car le destin en a décidé autrement pour cette version féminine de Jean-Paul Gaultier (l'autre chouchou de la mode, mais en France cette fois-ci) attirée dès son plus jeune âge par la rue et la contre-culture dans laquelle elle puise et taille à larges coups de ciseaux, les idées les plus folles et les plus saugrenues. Enfant, Vivienne Westwood se baladait devant le miroir, dégui-



Anselm Kiefer : Operation Sea Lion, du réalisateur Christopher Swayne.

sée en mini-reine Elizabeth, inspirée par l'imagerie anachronique que celle-ci véhicule encore, symbole typique pour elle de l'hypocrisie anglaise. Et c'est parti !

Furtives images d'un concert des Sex Pistols, ce groupe-culte du mouvement punk qui faisait la nique à l'establishment dans les années soixante dix, mannequins aux poses provocantes qui défilent sur la musique de Billy Idol, commentaires de

Malcolm McLaren, artiste aux multiples facettes et talents avec lequel Westwood a travaillé, lambeaux de cuir et coeur de velours, pantalons androgynes, arlequins sortis de la comedia dell'arte, plastique et kitsch traditionnel dans un faux désordre assemblés, explosent comme un cocktail de gaieté et de couleur dans le film de Gillian Westwood. Celle-ci a bien compris la réalité dans laquelle la designer vit et cogite ses créations iconoclastes, sortes de peintures vivantes épinglées dans des cadres dorés pompier. Car ne vous détrompez pas : Vivienne Westwood est une artiste qui pense le vêtement comme un objet que l'on peut tout simplement regarder, sans nécessairement le porter. Observez bien, par exemple, ses mains qui touchent les tissus et confrontent les textures pour créer une mosaïque de formes paradoxales et vous serez déjà convaincus de son utilisation perspicace de la séduction et de l'étrangeté.

Champigny
la plus grande librairie francophone d'Amérique expose
LOUISE ROBERT
TABLEAUX GRAND FORMAT
4380 St-Denis, Montréal, Qc H2J 2L1 Tél.: (514) 844-2587
Ouvert de 9h à 22h tous les jours, même le dimanche

NORMAND PARADIS
Salle 2 **LAURENCE CARDINAL**
La galerie sera ouverte exceptionnellement dimanche 8 mars de 13h à 16h jusqu'au 11 mars
GALERIE FRÉDÉRIC PALARDY
307 rue Ste-Catherine Ouest Suite 515 Montréal (514) 844-4464
Mar. au ven. de 11h à 18h sam. de 11h à 17h

BIENTÔT, IL SERA TROP TARD...

POUR PARTIR À LA DÉCOUVERTE DE L'OR PRÉCOLOMBIEN.

EL DORADO. L'OR DE COLOMBIE.
UNE DERNIÈRE CHANCE DE DÉCOUVRIR MASQUES, BIJOUX, STATUETTES, RITES ET CROYANCES DES PEUPLES PRÉCOLOMBIENS.
AU MUSÉE DE LA CIVILISATION JUSQU'AU 30 MARS 1992.
UNE EXPOSITION PRÉSENTÉE AVEC LA COLLABORATION DU MUSEO DEL ORO DE BOGOTÁ, COLOMBIE.
LES PLUS GRANDS TRÉSORS SOUS VOS YEUX.

MUSÉE DE LA CIVILISATION
85, rue Dalhousie, Québec (Québec) Canada
Le Musée de la civilisation est une corporation d'État subventionnée par le ministère des Affaires culturelles du Québec.

EXPOSITIONS 92

FEMMES EN ART
OEUVRES RÉCENTES

Plus de 25 artistes exposeront leurs oeuvres récentes du 8 mars au 5 avril 1992 de 14hrs à 20 hrs du mardi au dimanche

Galerie Boutique d'Art Mme Alonzo
219 • rue Prince-Arthur • est
987 • 1265

Doris Bonnard, Marjolaine Brassard Desbiens, Ariane Cloutier, Anne Duval, Claire Dupresne, Hélène Fortin, Thérèse Joyce Gagnon, Thérèse Guite, Joana George, Marie-Josée Giroux, Yevkiné De Greef, Audrey Killoran, Fréne Larivée, Julie LeBlond, Odette Leborgne, Lucie Légaré, Thérèse Lefebvre, Lucine Maheu-Walker, Joëlle Morbide, Marie-Otis, Suzanne Turfif Berberic, Monie Thonin Perrault, Louise Poirier, Richard, Eva Terenczy Reichmann, Carole Robitaille, St-Denis, Pauline Spina, Josette Trépanier, Dominique Valade, Natacha Wrangel.

CCA
Centre Canadien d'Architecture/Canadian Centre for Architecture
Musée et centre d'étude voué à l'architecture et son histoire

Une Arcadie anglaise 1600-1990
Jardins et bâtiments sous la garde du National Trust
Avec des oeuvres tirées des collections du CCA

Dans les grandes salles du CCA jusqu'au 19 avril 1992

Cette exposition examine un aspect de la vie champêtre qui a marqué l'art et la culture des îles Britanniques au cours des quatre derniers siècles, et qui a influencé les architectes paysagistes d'Europe et d'Amérique du Nord.

Pour plus de renseignements veuillez composer le (514) 939-7026

Les salles d'exposition et la Librairie du CCA sont ouvertes aux heures suivantes:
mercredi et vendredi, 11h à 18h
jeudi, 11h à 20h
samedi et dimanche, 11h à 17h

1920, rue Baile, Montréal, Québec, H3H 2S6
Stations de métro Guy-Concordia et Atwater. Stationnement disponible.

POUR NE RIEN VOUS CACHER...

LA CENTRALE
GALERIE POWERHOUSE

vous invite à une exposition toute particulière.

Avant à coeur de diversifier ses moyens d'amasser des fonds, La Centrale organise une vente d'oeuvres cachées...

À compter du 14 mars 1992, à 15h00, les oeuvres seront mises en vente. Un seul prix: 140 \$

Cependant, le privilège de regarder chacune des pièces vous sera accordé moyennant la somme de 25 \$ par pièce. À moins que votre curiosité soit si grande qu'il vous faille payer 5 \$ pour voir l'ensemble de l'exposition...

Les premiers arrivés auront le privilège du choix...

Bière et amuse-gueules seront servis. L'exposition se poursuivra jusqu'au 5 avril 1992, du mercredi au dimanche, de midi à 17h00.

279, rue Sherbrooke O., Suite 311-D, Montréal
Québec H2X 1Y2 (514) 844-3489

GALERIE TROIS POINTS

SUZELLE LEVASSEUR
jusqu'au 28 mars

La galerie sera ouverte exceptionnellement dimanche 8 mars de 13h à 16h

Avec la participation du ministère des Affaires culturelles du Québec

307, SAINTE-CATHERINE OUEST SUITE 555, MONTRÉAL H2X 2A3 (514) 845-5555

LÉA RIVIÈRE
Vernissage dimanche 8 mars de 13h à 17h. aquarelles et acryliques

GALERIE **Myrta Bégis** 211 Woodstock, St-Lambert, Qué. Tél.: (514) 671-0078

GALERIE D'ART STEWART HALL
Centre Culturel de Pointe-Claire
176 Bord du Lac, Pointe-Claire, 630-1254
jusqu'au 22 mars 1992

Oeuvres récentes en acier d'Erwin Regler

Réconciliation avec la nature: Les paysages de David McMillan et de Gary Wilson
Mise en circulation par le Musée de la Photographie contemporaine à Ottawa
Du lun. au ven. de 14h à 17h — lun. et mer. soir, de 19h à 21h sam. et dim. de 13h à 17h
Admission gratuite — Accessible par ascenseur

LAURENT BOUCHARD
oeuvres récentes

Galerie Elea London
1616 Sherbrooke O., Montréal, Québec H3H 1C9 • (514) 931-3616
Membre de l'Association Professionnelle des Galeries d'Art du Canada Inc.

Les cours du samedi

SESSION PRINTEMPS 1992

Cours d'arts plastiques pour enfants et adultes

- 10 cours de 2 heures. Coût: 75\$ par enfant.
- 10 cours de 2 h30. Coût: 94\$ par adulte, matériaux inclus

NOUVEAU : 5 cours de 5 heures, incluant sorties culturelles
Coût: 85\$ par enfant

Début des cours: le 4 avril 1992
Inscription: par téléphone, le 15 mars 1992, de 9h à 12h au 987-3579 ou 987-3453.

Université du Québec à Montréal